VOLUME XVIII.—No 5. MONTREAL, DIMANCHE 10 SEPTEMBRE 1922

Abonnements par la poste

CANADA.. .. .. $2.00
ETATS-UNIS et UNION POSTALE.. .. .. $3.00

LE NUMERO.. .. .. 5 sous

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

Rédaction et Administration : 43, RUE ST-VINCENT MONTREAL
TELEPHONE : Main 7099
SERVICE DE NUIT : Administration, Main 5180. Rédaction, Main 5121.

REDIGÉ EN COLLABORATION — DROIT AU BUT — L'ORGANE DES JEUNES

Sauvons au moins Montréal

Dans les préoccupations et déclarations ministérielles, les mots "sans-travail" et l'immigration" se détachent en relief inégal. Ce n'est pas un simple rapprochement de hasard. Il existe un lien entre ces deux expressions. Quand l'une commence à pâlir, l'autre resplendit. (Nous parlons d'un cas particulier, du nôtre).

Dans ses commentaires sur la conférence d'Ottawa, la *Gazette* dit qu'elle ne rendra pas de grands services, faute de services à rendre. Nous avons dépassé la pire période de chômage. Sans doute, l'hiver sera difficile pour plusieurs et l'Ouest souffre plus que nous. Mais on revient à la normale.

Et on revient au "suprême espoir" et à la "suprême pensée" : l'immigration. Ce que nos gouvernants ont dû souffrir ! Depuis cinq ou six ans, on n'alloue plus une prime de tant par tête pour l'importation des étrangers, comme si c'était du vil bétail. Bien plus, on a barré la route, on a posté des gardes sévères, installé un filtre très fin, moins, cependant, que le youpin qui a passé au travers.

Décadence tragique ! Qui ne regrette l'âge d'or où l'Armée du Salut nous expédiait les déchets sociaux vomis par les prisons anglaises, les individus en rupture d'asile d'aliénés, les alcooliques et autres dégénérés, où les anarchistes, les chevaliers d'industrie, les fidèles des sectes religieuses les plus abracadabrantes pouvaient à leur gré débarquer sur nos bords ? Qui ne regrette l'âge d'or où des milliers et des milliers d'immigrants s'engouffraient au pays et disparaissaient au bout de quelques années ? Qui ne le regrette amèrement, telle une compagnie ferroviaire en mal de voyageurs ?

Cette politique intelligente, supérieure, géniale, dénoncée par les nationalistes, la guerre l'a forcément enrayée. Et depuis 1918, qu'est-ce qui l'écarte encore ? Mais vous le savez bien, c'est la crise financière et industrielle, c'est le chômage, c'est la peur du bolchevisme.

Dès que le chômage commence à diminuer, nos grrrands politiciens retournent à leur funeste marotte. Les unionistes, avec la collaboration des libéraux, ont jeté le Canada dans des dettes extravagantes pour la civilisation, la démocratie, le droit, le salut des petites nationalités. Les libéraux, sous la conduite de M. King, digne continuateur de Laurier, ce père nourricier de la mégalomanie nationale, le tireront de l'abîme en formant une chaîne de mains étrangères.

Ruiné pour l'étranger, puis noyé par l'étranger ! C'est ce qu'on appelle des vues d'homme d'État, en ce vingtième siècle, qui est celui du Canada comme le savent tous les animaux raisonnables, des Boches réhabilités aux Martiens mystérieux.

Le *Star* réclame depuis des mois une vigoureuse politique d'immigration. Plus d'une année s'est écoulée depuis certaine interview fameuse dans laquelle l'une de nos fortes têtes a proposé le doublement rapide de la population, par les méthodes lauriéristes. Tous les messieurs les plus huppés et les plus cousus d'or de la finance ont le même idéal et les mêmes espoirs. Les ministres embarrassés par les déficits et les impôts éprouvent ces sentiments avec plus d'intensité que tous les autres. M. Samuel Jacobs, le biblique et sympathique député de Georges-Étienne — Cartier, s'égosille et ruine sa belle voix à crier : colons ! colons !

Cette dernière pression emporte toutes les résistances. Allons ! qu'on ouvre les écluses et que le flot régénérateur submerge le sol canadien !

Pourtant, il existe un autre moyen de réparer les erreurs passées que leur continuation. A moins d'être aveugles, nous pouvons voir le fiasco de la politique mégalomane; immigration à moitié infructueuse, construction exagérée des chemins de fer, participation imbécile et criminelle à une guerre de quatre ans et demi, spéculation, extravagance des particuliers et des gouvernements.

Le Canada n'occupe pas une situation géographique aussi avantageuse que les États-Unis. Il est fou d'espérer qu'il se développera autant et par les mêmes moyens. A vouloir singer ce gros et puissant voisin, il ne parviendra que trop à lui ressembler et jusqu'à l'identité complète, et ce procédé de métamorphose s'appelle l'annexion.

PAS DE PATRIOTISME

Mais dans ce Dominion abruti par le colonialisme, on comprend à peine et surtout on ne pratique guère le patriotisme. L'effort qu'on a donné pour l'Empire, on recule de le répéter pour son pays, sous une autre forme, à un degré moindre. L'économie et le travail pourraient peut-être réparer les conséquences des folies unionistes. C'est trop demander à nos démocrates, ceux d'en haut comme ceux d'en bas. Les uns veulent flâner le plus possible; les autres tiennent mordicus à l'intégrité de leurs dividendes. Le luxe et les jouissances avant tout ! Au lieu de nous serrer la ceinture et de nous gercer les mains, appelons des gens d'Europe : ils nous aideront à payer nos dettes, joerisses de l'Empire que nous sommes, et des deux hémisphères.

On ne fait pas remonter un courant à un pays, quand tout le monde s'y abandonne. Graduellement, les gouvernants reviendront à l'immigration à outrance, dans l'espoir de résoudre des problèmes financiers qui les écrasent, — surtout à cause des divisions entre ministériels, — certitude de plaire aux grandes compagnies, leurs bailleuses de dans la fonds.

Personne ne semble prendre garde, pas même les dénonciateurs du radicalisme ou du provincialisme progressistes, que l'invasion de l'Ouest par ces nouveaux venus le renforcira et élargira la scission avec l'Est, "décanadianisera" davantage le pays. Encore s'il existait ici un fort sentiment national, un attachement robuste aux traditions ! Les États-Unis ont pratiqué l'immigration. Mais remarquez, outre leur indépendance, leur puissance d'assimilation, quel soin ils ont pris de respecter leur constitution, de conserver toutes les traditions washingtoniennes. Ils ne sont sortis de l'isolement prescrit par la doctrine Monroe que parvenus à complète maturité. Le Canada, lui, a déchiré les clauses les plus essentielles de son pacte fédératif (touchant les droits des minorités et les relations impériales), et ce, dans l'adolescence, en pleine crise, avant d'ouvrir ses portes à l'immigration.

* * *

La masse favorise ou tolère l'américanisation du Dominion. Qu'y faire ? Mais il n'en va pas de même de ce qui regarde cette province. Nous serions criminels de nous désintéresser de l'immigration que nous recevons ici, des effets que la nouvelle politique aura pour nous.

Notre apathie proverbiale nous conduira tout droit à l'honneur de devenir la Palestine du Nouveau Monde. Tous les Juifs dépenaillés d'Europe, réfugiés de Russie, de Roumanie, de Pologne ou de je ne sais où, n'attendent que l'ouverture des portes pour accourir ici. A juger par le nombre qui se sont introduits par les fenêtres, ce sera un beau rassemblement, et M. Samuel Jacobs s'en frottera les mains d'aise, au grand plaisir des électeurs canadiens-français de Georges-Étienne-Cartier.

Les Juifs ne sont pas cultivateurs; voilà pourquoi la Palestine les attire peu. Ils s'établissent dans les villes. Au Canada, ils se massent dans la province de Québec, à Montréal.

Les grandes villes sont des fléaux. La métropole est déjà trop peuplée et mal peuplée, si l'on prend pour critère l'incivisme, l'avachissement extraordinaire de ses habitants. Qu'elle s'agrandisse par l'accroissement naturel de la population, cela suffit. Pas d'immigration !

Rappelons aussi au gouvernement que s'il convoque une conférence pour remédier au chômage, il ne doit pas accroître le chômage par l'immigration urbaine. Mais peut-être M. King a-t-il reçu de la Société des nations le mandat de conduire les Israélites dans la Terre promise de la vallée laurentienne ! Alors qu'on le dise, et gloire à Maisonneuveovitch et à Champlainevski !

Les Canadiens français comprendront un jour tout le mal que le parti libéral, clairvoyant adversaire de la Confédération, imprévoyant administrateur, leur a causé.

Marcel LEVAC.

BILLET DU DIMANCHE

Souffleur d'orgue

Dédié aux propriétaires de journaux qui "soufflent" mais n'écrivent pas.

J'ai ouï dire, qu'il y avait, il y a quelques années, dans une petite ville pas très éloignée de Québec, un souffleur d'orgue unique en son genre.

C'était un artiste, un virtuose à idée fixe qui parlait volontiers de son art à qui voulait — ou ne voulait pas, — l'entendre. Ses récits commençaient invariablement par cette phrase sacramentelle: — Nous avons joué la messe du premier ton"... ou: — "Nous avons joué la messe Bordelaise". Un ami lui fit remarquer un jour que l'organiste y était bien, lui aussi, pour quelque chose, et qu'il avait dû jouer un peu. Le souffleur demeura bouche bée d'étonnement, sans souffle et respire coupé net, mais après quelques secondes de pamoison, il reprit sur un ton de mépris et de pitié: — "L'organiste?... Qu'est-ce qu'il aurait fait, lui, sur son banc, si moi, et moi, je ne lui soufflais rien?.

Malgré ses d... acquis par une longue et brillante carrière, malgré tout son zèle et toute sa virtuosité, il fut, un soir de Noël, remercié de ses services et remplacé par un moteur électrique.

Comme ce grand virtuose ne pouvait vivre sans souffler, il alla s'établir dans une paroisse assez éloignée où progrès et électricité n'avaient pas encore exercé leurs ravages. De bonne heure, le lendemain de son arrivée, il était rendu au presbytère pour solliciter l'honneur et la faveur de souffler l'orgue paroissial.

— "Souffleur à l'orgue, dit le bon curé... une petite "jeunesse..."

— "Pardon monsieur le curé... il y a souffleur et souffleur"...

— "Voyons... voir... il y a bien le chenapan de gars du bedeau qui chique en soufflant et abîme le plancher de mon jubé... Au fait, mon ami, avez-vous quelque expérience?...

Il n'avait pas lâché le mot que le souffleur repartit à perte d'haleine, — "De l'espérience?... ce... J'ai soufflé l'orgue de Punaiseville pendant vingt-cinq ans. L'été dernier, à l'occasion de la visite de l'archevêque, monsieur le curé avait fait venir un organiste de Québec. J'avais flairé que j'allais être avant la Noël, remplacé par quelque mécanique, — alors je lui ai pompé un air assez "fionné" qu'il n'a jamais pu le jouer."

Le brave curé lui répondit: — "Nous y penserons... sérieusement".

COQ POMERLEAU.

En zigzag

C'est avec raison qu'on admire le service d'information de la *Gazette*, comme on admire une merveille de la nature, les chutes Niagara, le toupet de Médéric, l'estomac de l'honorable un Tel, comme M. Gouin admire l'organisation du *C. P. R.*

Seule dans la presse canadienne, la *Gazette* n'a-t-elle pas dernièrement découvert le véritable lieu de naissance de Laurier: Arthabaska? Et ne vient-elle pas de nous apprendre que le secrétaire provincial est M. L.-O. David?

Le reproche que l'on pourrait adresser à ce journal modèle — si c'est un reproche — c'est l'absence de coquilles, choses parfois plaisantes dans une page sévère ou morne.

* * *

En lisant leur journal favori, la Patrie, bien des candidats du concours de beauté vont regretter de ne pas participer à l'épreuve décisive et glorieuse entre toutes: l'exhibition en costume de bain, à Atlantic City, devant des milliers de curieux. Le confrère prend bien soin de noter sous ce rapport les chances de succès de Mlle X, la gagnante de son concours, que le déshabillé fait valoir, ainsi qu'il ne sera plus permis à personne de l'ignorer.

Certains pachas montréalais auront l'oeil ouvert.

Les concours de beauté et les élections de "reines", plaie et ridicule manie de certains pays européens, vont-ils devenir en vogue en Amérique? Ah! les journaux jaunes!

* * *

M. Robichaud ne trouve-t-il pas que son enseigne du Théâtre Parisien: "Palais de la culture", sous ce nom anglais "New Empire" est ridiculement "barnumesque" ?

Du vaudeville et de l'esprit boulevardier, et pas toujours le meilleur ou le plus propre, c'est donc le "nec plus ultra" de la civilisation? Oui, Maria Chapdelaine, et fais la révérence à M. Hennequin, à M. Bisson, à M. Labiche, à M. Paul Véber, à M. Paul Gavault, à moins que ce ne soit, hélas! à ce métèque de Coolus.

Qu'on ne craigne jamais de nous donner le mauvais exemple de la mesure! Cet excès ne nous fera pas mourir.

Le palais du rire gaulois, le palais de l'esprit français — encore que le mot palais soit bien prétentieux — à la bonne heure, mais le "palais de la culture" paraît solennel et rococo comme un "salon" de coiffeur.

* * *

La *Presse* ne rate pas une occasion de dévoiler les splendeurs de son service d'information, surtout au lendemain de ses fêtes et festivaux, car, n'est-ce pas? comme le dit l'Evangile, il faut bien que le peuple s'amuse.

Sérieusement, la Commère veut nous faire croire que le soir de la fête du Travail, elle avait réuni 300,000 personnes au parc LaFontaine. La moitié de la population montréalaise, quoi! Un rassemblement de rien du tout.

Que l'on fasse le compte des Anglais, des Juifs, des Italiens, des Polonais, des Chinois, etc., à qui le Ciel a refusé la faveur d'être des lecteurs assidus et quotidiens de l'institution "irrévocablement dévouée aux intérêts canadiens-français et catholiques" ; que l'on y ajoute les lecteurs exclusifs de la *Patrie* et les excentriques qui, tout en étant de langue française, ont le mauvais goût de ne pouvoir sentir la *Presse*; que l'on dénombre ensuite les gens en voyage, dans les autres parcs, au théâtre, au cinéma, à l'église, les personnes malades ou obligées de rester à la maison, les mélophobes, les nerveux que les exploits aériens font fuir, et l'on conclura que le chiffre de la *Gazette*: 50,000 personnes, est bien plus près de la vérité que celui de la *Presse*: 300,000 personnes.

Mais le service d'information du confrère n'est jamais en défaut. Les historiens futurs se baseront sur ce compte rendu enthousiaste pour écrire que Montréal avait une population d'environ 2,000,000 en 1922.

* * *

A part le "palais de la culture", il est un autre palais, le palais fantôme, le palais de l'attente, le palais de la probité et de la bonne administration. Mais celui-là, M. Brodeur hésite à le faire reconstruire. Cet homme pousse la temporisation jusqu'au génie. Mais ne désespérons pas : les borborygmes des entrepreneurs affamés forceront bien nos administrateurs à agir.

* * *

L'invasion des villes par les immigrants doit être l'une des questions débattues à la Conférence d'Ottawa. Espérons que les représentants québécois ne garderont pas de "Conrart le silence prudent" et sauront défendre nos intérêts.

Antoine DUCHESNE.

L'INTERNATIONAL ET MÉDÉRIC

L'*AMERICAN FEDERATION OF LABOUR* ET LES SYMPATHIES DU PUBLIC — MACHINE A GREVES — HOMMAGE D'UN HOMME RELIGIEUX.

Le Juif anglais Samuel Gompers, empereur non couronné du prolétariat américain, grand suzerain d'une partie du prolétariat canadien, admit, l'autre jour, le manque de sympathie du public pour "labour".

Sans effort d'imagination, on comprend que l'éternel tondu et le sempiternel bafoué ne porte pas dans son coeur l'*American Federation of Labour* par le temps qui court.

L'*American Federation of Labour* qui nous a donné à nous, Canadiens français, un homme d'Etat aussi distingué, un patriote aussi ardent, un modèle de désintéressement aussi parfait que M. Alphonse Verville, accumulateur de mérites et cumulateur de positions à ses heures — ce ne sont pas des heures perdues — nous paraît une institution imposante. Comme image renversée de Wall Street, c'est une institution assez réussie.

Mais son principal titre de gloire, c'est d'être une "machine à grèves". Le produit de la machine, c'est le chômage; la machine ne chôme jamais.

Les Etats-Unis, férus de *records*, comme on le sait, dépassent les autres pays non seulement pour le nombre des autos et des chiens, des cinémas et des boxeurs, des bourreurs de crânes et des videurs de bourses, des buveurs d'eau pure et des mangeurs de bifteck des orateurs nasillards et des mâcheurs de gomme; ils possèdent un autre record, celui des grèves. Celui-là, personne ne brûlera de les en dépouiller.

Nos voisins n'ont pas le temps d'oublier ce que constitue le chômage volontaire. Ils en ont des exemples constants sous les yeux, trop souvent dans les services publics les plus essentiels.

A peu d'intervalle, deux grèves des houilleurs, sans compter les frasques des employés ferroviaires et les fantaisies de tous les corps de métier. Et l'on parle d'une grève générale à New-York. Le consommateur a des émotions et le plaisir de payer les pots cassés, le coût de la guerre sociale. Pour une pareille organisation qui entretient la cherté de la vie, qui suspend une menace perpétuelle sur les têtes, qui défend, au détriment de l'intérêt général, des intérêts de classe, la masse ne peut être bienveillante.

M. Gompers ne s'en émeut guère. Il ne recommande pas à ses gens de s'attirer la sympathie par la modération et le respect de l'ordre. Il leur conseille de s'imposer par leur force, d'accroître le nombre de leurs adhérents. C'est le langage d'un général cantonné en pays ennemi. C'est la conception que l'*American Federation of Labour* semble se faire de son rôle. Elle organise la lutte sociale, la guerre au capitalisme, avec le plus grand mépris de ce qui peut arriver aux neutres, les femes, les enfants, tous les non syndiqués.

Sans doute, l'*American Federation of Labour* n'est pas révolutionnaire, puisqu'un tertiaire comme Médéric est son ami et défenseur.

L'*American Federation of Labour* répudie le socialisme marxiste. Elle n'aspire pas à révolutionner le régime économique et à transformer la société. Son ambition, plus modeste, consiste uniquement à se mettre le plus possible sous la dent.

Elle ne fait pas de politique et respecte l'autorité établie. C'est surtout pendant la guerre qu'elle s'est montrée bonne fille et moins hostile au capital qu'on ne l'aurait prévu. Capable de sauver l'Amérique du Nord du militarisme, elle s'est courbée sous la férule de Wall Street, et le joug du militarisme s'est appesanti sur le peuple. L'énergie qui lui a manqué alors, elle (c'est-à-dire de ses membres) l'a déployée depuis dans quelques folles émeutes où des agents ou d'inoffensifs civils ont perdu la vie. Farceur de Gompers, va!

Mais, en pratique, l'*American Federation of Labour* ne se montre-t-elle pas plus révolutionaire, plus destructrice que les socialistes, simples théoriciens, sauf en Russie, remettant l'action à l'avenir? Qui dressera le bilan des grèves inutilement ou criminellement ordonnées, des ruines accumulées, de la haine titonnée dans les coeurs?

Je radote. L'*American Federation of Labour* est une institution vénérable, et pas dans le sens maçonnique, et le public devrait baiser les pieds augustes de Samuel Gompers, bienfaiteur de l'humanité souffrante.

Médéric nous le prouvera à la prochaine élection municipale, alors qu'il glissera par-dessus ses vêtements de parvenu et de bourgeois la salopette du travailleur, se fera le champion de la classe ouvrière. Médéric doit le savoir, oui ou non, si l'internationale neutre est préférable aux syndicats catholiques et nationaux. C'est un homme religieux, Médéric. Il porte tous les scapulaires imaginables. Il fait partie de plusieurs congrégations pieuses. Il est des retraites fermées et de la Ligue du Sacré-Coeur. Il défile dans les processions sacrées, le collier d'or au cou. Qui oserait jeter la pierre à l'internationale et risquer d'atteindre sur sa bannière le scapulaire de Médéric?

Pauvre Médéric! Lui qui conseille l'étatisme au comité exécutif pour prévenir une disette de charbon, se rappellera-t-il dans un an, au milieu de ses effusions de démagogue, que la classe ouvrière est, aujourd'hui, victime de la politique de l'*American Federation of Labour*? Le dira-t-il, surtout, Verville numéro deux, Alphonse surhomme?

Raoul JOURNET.

QUESTIONS A M. FENNELL

Le *"Canada"* de vendredi dernier, relatant, au début de sa chronique maritime, qu'un envoi de bois, consigné à la Commission du port de Montréal, partira de Vancouver dans quelques jours, commence sa nouvelle par ces deux phrases d'un sens plutôt péjoratif:

"Il est maintenant certain que la Commission du port a acheté son bois au Canada. Contrairement à la rumeur qui avait couru pendant un certain temps que les commissaires devaient faire venir du bois des Etats-Unis, le bois a bâtà acheté au pays."

Nous ne voulons pas attribuer à l'auteur de la nouvelle une arrière-pensée insinuante qu'il n'a peut-être pas eue. Au cas, toutefois, où certains lecteurs voudraient y voir une réfutation de ce que quelques journaux ont déjà annoncé concernant un certain arrivage de bois américain, nous poserons simplement les deux questions suivantes à M.-P. Fennell, gérant général de la Commission du port de Montréal:

Est-il vrai, oui ou non, que le cargo *Braisburg*, en provenance de Portland, Etat de l'Orégon, est arrivé à Montréal le lundi 28 août dernier avec toute une cargaison de bois américain?

Est-il vrai, oui ou non, que ce bois est destiné de plus aux travaux d'agrandissement du quai de l'*Imperial Oil*?

Une réponse précise à ces deux questions, de la part du gérant général de la Commission du port, satisferait, croyons-nous, l'opinion publique.

Jean LE MARIN.

John, le Turc et les victimes

L'impérialisme en Orient — Et la Société des nations? Nos ministres feraient mieux de rester chez eux.

La Grèce, je crois, est, avec la Roumanie, l'une des débitrices du Canada, éternel débiteur de sa magnanime et follement généreuse mère patrie. La jolie débitrice que nous aurons là, quand l'intervention des puissances arrachera de la gueule de l'Homme malade, transformé en lion furieux, les lambeaux de l'armée hellénique! Dans le désastre, le polichinelle Constantin revolera au loin, comme une poutre sous une décharge de dynamite et le polichinelle Venizelos le remplacera. Le pays endetté, épuisé en vain, sera dans un joli état!

L'Orient (le Proche-Orient, comme l'on dit maintenant en France), macédoine de peuples hostiles, rivaux, à l'étroit sur un sol maintes fois ravagé par la guerre, tour à tour persécuteurs et persécutés, est une boîte à chicanes, où l'irréductibilité des religions s'ajoute à l'hostilité des races. Et les grandes puissances "chrétiennes", par égoïsme, suivant leurs besoins de se choisir des vassaux, agitent la boîte, à tour de bras.

Quatre ans après l'Armistice, l'Orient ne jouit pas encore de la paix. Le maudit impérialisme des uns et des autres en est la cause. La France et l'Italie ont leurs ambitions au Levant, mais la Grande-Bretagne paraît la grande coupable. C'est elle qui a inspiré l'inexécutable traité de Sèvres. C'est elle qui a pris les bouchées doubles dans ces régions. C'est elle qui a chassé le Turc de Constantinople, en comptant sur les soldats d'autrui. C'est elle qui a lancé le Grec contre le Turc, après l'avoir bourré de faux espoirs.

John Bull n'a pas barré durant des années la route de Constantinople à la Russie, pour préparer un nid à l'autre nation orthodoxe, la Grèèce, sa protégée. Les soldats de Constantin l'ont appris à leurs dépens, voici quelques semaines. Maintenant, c'est la déroute, la débâcle. Les protégés, les Grecs, en subiront les conséquences. La protectrice se tirera d'extrement d'affaire. Elle finira par donner l'accolade aux Turcs, en faisant une ceillade amoureuse à ses chers musulmans de l'Inde. Il y a longtemps que les Français, réconciliés avec le peuple ottoman, prédisent au Foreign Office la faillite de sa politique mégalomane. L'Angleterre avait choisi le mauvais homme. Elle saura bien se retourner et réparer sa bévue, d'autant plus qu'elle a réussi à compromettre la France avec elle. Relisons à ce sujet un article du Renseigné, collaborateur de la Libre Parole :

"On avait voulu espérer que le changement survenu dans la direction du Foreign Office faliciterait la solution de la question d'Orient. Lord Curzon était l'homme lige de la clique des coloniaux impérialistes, dont les intrigues prolongent les troubles depuis trois ans. Son effacement était, pour un homme modéré comme lord Balfour, une occasion de se dégager d'une politique qui ne risque rien de moins que de compromettre la domination anglaise dans l'Inde et qui a voué la Grande-Bretagne à l'exécration du monde musulman.

L'événement a trahi complètement cette attente. Non seulement lord Balfour a chaussé les bottes de son prédécesseur, mais il pousse délibérément la crise à l'état aigu. La dernière note qu'il vient d'adresser à Paris a le caractère d'une véritable sommation. La France est mise en demeure d'accepter purement et simplement le point de vue anglais. Faute de quoi, on enregistrera la rupture et on publiera les pièces.

Je voudrais être certain que la réponse faite samedi dernier par notre diplomatie à cette incroyable injonction a été la seule qui convenait, rendant coup pour coup. L'occasion était donné de déchirer les voiles et crier la vérité. Pourquoi la paix ne se fait-elle pas en Orient alors que les Turcs sont las de dix années de guerre et que les Grecs sont épuisés? Pourquoi? Parce que l'Angleterre veut prolonger le conflit pour se maintenir à Constantinople, parce que l'Angleterre veut tenir la clef des Détroits, parce que l'Angleterre veut maintenir en Orient une hégémonie plus impérieuse qu'aucune nation n'en a jamais rêvée. Voilà pourquoi l'Angleterre persiste à refuser la négociation offerte par le gouvernement d'Angora. Voilà pourquoi elle cherche à gagner du temps sous prétexte d'enquêtes sur des atrocités qui sont la conséquence inéluctable de la prolongation de la guerre. Voilà pourquoi l'Angleterre nous convie à provoquer la reprise des hostilités en prétendant imposer des conditions inadmissibles.

Il fallait encore dire aux Anglais: "Vous voulez de la publicité. Nous vous en ferons. Mais nous ne nous contenterons pas de publier certaines pièces soigneusement triées: nous sortirons tout le dossier. Et alors, on verra ce que fait le gouvernement qui a toujours des paroles de paix à la bouche et qui accuse les autres d'impérialisme."

Au lieu de cela, nous ergotons, nous tâchons de renouer les fils, nous nous acharnons à maintenir une fiction d'entente. Nous nous compromettons vis-à-vis des musulmans qui avaient cru, après l'accord d'Angora que la France voulait revenir à la politique traditionnelle et qui s'apercoivent que la France n'a pas l'énergie de se dégager des équivoques anglaises.

A ce jeu, nous compromettons à la fois notre situation en Europe et en Orient. L'une et l'autre ne peuvent être sauvées, à l'heure actuelle, que par une énergique opération chirurgicale. Notre collaborateur Saint-Ronan dénonçait ici l'autre jour l'allure nettement francophobe de la politique orientale de la Grande-Bretagne. C'est une constatation que sont unanimes à faire tous ceux qui s'occupent de ces affaires. Dès l'accord de 1916, l'Angleterre n'a eu qu'une idée: c'est de chasser la France de l'Orient. Ce plan n'a cessé de se développer. Le moment arrive où il faudra avouer notre défaite ou affronter ouvertement la lutte.

Remarquez qu'il nous suffirait d'affirmer notre résolution pour qu'on nous respectât. L'Angleterre est trop menacée par la révolte de l'Islam pour pouvoir défier une volonté qui oserait se servir ouvertement de cet atout. Nous pouvons à la fois assurer la paix de l'Orient pour le plus grand prestige de notre pays et faire comprendre à Londres qu'il faut compter avec la France sur le Rhin plus encore que sur le Bosphore. Mais, évidemment, il faut pour cela autre chose que la plus fine escrime juridique.

La timidité, l'infériorité diplomatique du gouvernement français, (l'esprit de suite, les desseins mûris la persévérance font d'ordinaire défaut aux républiques et à la démocratie) empêchera les projets anglais d'échouer. La Grande-Bretagne se tirera bien d'affaire.

Des gens qui seront en mauvaise posture, par exemple, ce seront les populations chrétiennes de l'Asie Mineure conquises par les Grecs, et reprises par les Turcs. Les massacres ont déjà commencé. C'est du pauvre monde. Peu importe la mort ou la captivité de cette canaille. Il faut que quelqu'un expie les péchés d'impérialisme et d'orgueil de lord Curzon et de la clique. Depuis des siècles, c'est le rôle des peuples chrétiens du Levant de baigner de leur sang une terre martyre. C'est le rôle des peuples chrétiens d'Europe de s'apitoyer hypocritement sur ces horreurs, de les laisser perpétrer, de respecter l'intégrité de la Turquie, le bourreau. La Russie, qui voyait naguère d'un oeil de joie l'extermination des Arméniens de Turquie, parce que cette tuerie abattait, rendait dociles les Arméniens de la Transcaucasie tenus sous sa botte de cosaque, n'était peut-être pas la plus inhumaine de la bande. Dans les conjonctures actuelles, on aimerait à savoir qui ravitaille les Turcs en armes et munitions.

Et la Société des Nations? Interviendra-t-elle dans cette pitoyable

(suite à la 2ème page)

Quelles sympathies!

Les sympathies des libéraux pour l'élément agraire sont admirables. M. Taschereau qui s'est toujours distingué par son tact, par son éloignement de la gaffe, par son art des formules, vient de s'en faire l'interprète.

M. Taschereau, en homme magnanime, veut bien souhaiter la bienvenue au parlement à tous les députés agraires qui pourront se faire élire... sous une étiquette libérale.

Des toutous en laisse! Après cette preuve de générosité, si M. Ponton ne vient pas se mettre sous les ordres de M. Caron, il sera déshonoré aux yeux de tous les gens intelligents.

MIRONTAINE.

LUNDI :

Le "Devoir" publiera un nouvel article de M. Henri Bourassa sur les Etats-Unis et la situation européenne.

IRISH NEWS SUPPLEMENT

(See page 4)

JOHN BULL ET COMPAGNIE

Encore la loi martiale en Egypte — Inquiétudes de la Westminster Gaz ette — Une fière déclaration — Les alliances en politique étrangère — L'Angleterre et la Fra nce — Le mandat sur la Palestine — L'opposit ion au régime anglo-juif — Le mystère de certaines négociations.

La "Westminster Gazette" (19 août) s'alarme au sujet de la situation égyptienne. "Il est impossible, dit-elle, d'envisager la situation en Egypte, sans une certaine inquiétude. Nous sommes supposés avoir reconnu l'indépendance de l'Egypte, et cependant nous gouvernons encore le pays par la loi martiale et jugeons devant les tribunaux militaires les gens accusés de crimes politiques. C'est obtenir le pire de deux mondes, et, tout en faisant l'octroi du gouvernement autonome, encourir l'odieux de gouverner le pays par la force. Les nouvelles d'Egypte sont si maigres qu'il est presque impossible pour aucune personne de ce pays de se former une opinion intelligente sur les événements qui s'y passent. Les chefs nationalistes extrémistes, comme nous le voyons en Irlande, peuvent même contraindre leurs amis à prendre de rigoureuses mesures contre eux, et ceux qui ont suivi les menées de Zagloul pacha dans les premiers mois de l'année dernière ne seront certainement pas pressés de censurer lord Allenby d'avoir cru nécessaire de déporter cet homme, cette année. (Ah! ces libéraux anglais, sont-ils libéraux!) Mais la persécution continuelle du parti zaglouliste est, au mieux, une nécessité très malheureuse, qu'il faudra justifier par la claire démonstration que ses agissements (au parti de Zagloul) sont une incitation au crime."

La "Westminster Gazette" suppose que ces preuves ont été données dans les récents procès, car rien autre ne les justifierait aussi bien que les sévères sentences qui ont été portées. Elle désirerait toutefois que la liberté de parole existât là-bas. Durant la période de transition, alors que la constitution est à se faire, tous les Egyptiens devraient avoir la faculté d'énoncer leur avis. Que les autorités du Caire prennent garde de ne pas prêter de la vraisemblance aux dires des partisans de Zagloul, de ne pas faire croire que les tribunaux militaires anglais regardent comme un délit toute critique contre le ministère égyptien ou la politique ratifiée par lui!

En bonne libérale qu'elle est, la "Westminster Gazette" tance Zagloul, le patriote qui met sa patrie avant tout, et le charge d'une lourde responsabilité pour l'agitation menée, mais convient que Zagloul et son parti "défendaient quelque chose d'important dans la vie et la politique du pays, et qu'il sera mauvais pour nous, et mauvais pour l'Egypte, d'être conduits ou forcés à les traiter tous comme des exilés et des hors la loi. Cela accroîtrait le nombre des partisans et rallumerait le danger de mouvements souterrains dont la répression forcerait le gouvernement egyptien à compter sur notre appui".

La vérité, ce me semble, c'est que le gouvernement egyptien, bien plus clairement qu'en Irlande, fait le jeu des Anglais. Le regime délicieux de la loi martiale ne se prolonge pas pour rien sur les bords du Nil.

Un exemple de la singulière liberté qui regne en Egypte, c'est la suspension du journal "Al Abram", un des principaux quotidiens arabes du Caire. La rédaction ignore la durée ou la raison de cet acte d'autocratie. Cette gazette s'était opposée au projet de constitution, qu'elle trouvait insuffisamment démocratique. (Westminster Gazette, 15 aout.)

On sait que les sept membres du nouveau Wafd ou Délégation égyptienne ont été arrêtés. Les membres de l'ancien Wafd ont reçu une sentence sévère. Ils ont énoncé la déclaration suivante:

"Comme mandataires du peuple égyptiens chargés de faire respecter nos droits et notre indépendance, nous ne pouvons reconnaitre la juridiction d'un tribunal étranger. (Bref, c'est l'attitude des Sinn Feiners irlandais avant la paix.) Nous réitérons notre ferme déclaration que le Wafd, depuis sa fondation, a visé à réaliser l'indépendance de la Vallée du Nil par tous les moyens légaux et legitimes. Le Wafd a toujours réprouvé le crime et condamné la violence, croyant qu'une cause juste triomphera infailliblement, et que la violence mènera à la dégradation et au déshonneur.

"Nous n'avons jamais combattu le gouvernement de notre pays. Nous avons toujours placé la Couronne au-dessus des partis, et avons souvent affirmé notre loyauté au successeur de Mohammed Ali. D'autre part, nous avons combattu le présent minsitère, qui n'est pas un gouvernement et ne représente pas le pays, en dévoilant ses menées et ses intentions. Nous avons, en ce faisant, usé du droit reconnu par la législation de tous les pays civilisés, y compris l'Angleterre et l'Egypte. De quelque sentence que vous nous honoriez, nous la recevrons avec joie et orgueil. C'est une étape dans le glorieux chemin traversé par l'Egypte vers ses immortelles destinées."

N'est-ce pas là un fier langage, qui écrase le libéralisme faux, embarrassé et mesquin de la "Westminster Gazette"?

* * *

M. Jacques Bainville est l'un des Français qui connaissent le mieux la politique étrangère, l'histoire de la diplomatie et la Grande-Bretagne. Ce début d'article (L'Eclair de Montpellier) en fait foi:

Ce qui s'est passé à Londres n'a surpris personne. A une conférence ou à l'autre, cela devait se produire. La conception anglaise des réparations et la nôtre étaient trop différentes pour qu'on n'en arrivât pas un jour à constater le désaccord. Quel serait ce jour, c'est ce qu'on ne pouvait dire. Mais qu'il dût arriver, c'est ce qui était certain.

Reconnaissons d'abord qu'il eût été miraculeux que toutes les alliances survécussent à la guerre. L'histoire entière est là pour attester que les coalitions se séparent quand le resultat en vue duquel elles s'étaient formées a été atteint. Une coalition vaincue se dissout tout de suite. Une coalition victorieuse comme la nôtre, dure un peu plus longtemps parce qu'on a la paix à faire ensemble. Mais un moment vient toujours où chacun reprend sa liberté. D'ailleurs, depuis tantôt mille ans que la France existe, n'avons-nous pas eu tour à tour tous les peuples pour alliés? Pourtant il n'y a jamais eu, pour nous non plus que pour les autres, d'alliances perpétuelles. Pourquoi, par quelle exception notre mariage avec l'Angleterre aurait-il duré eternellement?

Un Anglais disait l'autre jour: "Nous ne nous mêions guère des affaires du continent d'une façon active qu'une fois par siècle. A compter de l'armistice du 11 novembre, nous en avons donc pour cent ans avant de redescendre en Europe". Dans cette boutade, il y a du vrai. L'Angleterre a pour attitude naturelle l'isolement. Elle n'a d'alliance qu'en cas de crise. En temps ordinaire, elle ne va pas au delà de l'Entente cordiale.

Quand nous raisonnons au sujet de la politique anglaise et des rapports franco-britanniques, nous ne devons jamais oublier le mot fameux: "Messieurs, l'Angleterre est une ile". En effet, nous ne pouvons pas demander à des insulaires, qui répugnent encore à l'idée de percer un tunnel sous la Manche, d'avoir sur les affaires continentales les mêmes idées que nous qui avons de longues frontières terrestres singulièrement exposées aux invasions.

Dès le lendemain du jour où l'Allemagne avait été vaincue, l'éloignement des idées avait été progressif entre la France et l'Angleterre. Il faut cependant savoir pourquoi la constatation publique du désaccord, jusque là évitée, s'est produite cette fois-ci".

Il s'agit de la note Balfour qui intimait à la France qu'elle aurait à s'acquitter envers l'Angleterre, si les Eats-Unis réclament de celle-ci le paiement de leur créance. "Pourquoi un moratorium à l'Allemagne et pas de moratorium à la France?" M. Bainville ne craint pas l'isolement de la France.

"Un jour ou l'autre, dit-il, il se reformera des groupements politiques en Europe. Les anciens agonisent. Et, pour le moment, il n'existe que deux constellations qui sont encore à l'état de nébuleuse. Il y a d'une part l'alliance germano-russe, devenue publique depuis l'accord de Rappallo. Mais, l'état lamentable où le bolchevisme a mis la Russie, l'incertitude qui règne sur l'avenir de ce pays sont des raisons qui empêcheront cette alliance d'être efficace avant un certain temps. Quant à la France, elle a une convention militaire avec la Belgique, une autre avec la Pologne. Ses relations avec la Petite Entente sont très bonnes. On ne peut donc pas dire que nous soyons dans la solitude. A moins que d'autres pactes n'aient été conclus secrètement, à moins que des accords particuliers n'aient pas été communiqués comme ils doivent l'être à la Société des Nations, la France a plus d'alliés qu'aucun autre Etat d'Europe.

Il y a donc lieu d'envisager l'avenir avec confiance. La tâche sera certes difficile parce que le traité de Versailles a semé de pièges la route des réparations. Mais tout vaut mieux que les situations fausses et les malentendus perpétuels.

Ce qui a fait le malaise des quatre ans bientôt qui se sont écoulés depuis que l'Allemagne a été battue et que le résultat de la guerre commune a été atteint, c'est que l'on a vécu dans la fiction d'alliances qui avaient pris fin en réalité, le jour de l'armistice. Nous rentrons dans la vérité. Nous revenons au réel. Et le réel est plus rude que l'illusion, mais il est salubre. L'éternité des alliances, nées, dans des jours de besoins, de la menace allemande, était une illusion malsaine parce qu'elle nous cachait que la politique est un effort de tous les instant, — qu'on nous pardonne cette autre vérité première, — qu'il faut d'abord compter sur soi."

* * *

M. Roger Lamberlin, qui a démasqué en quelques ouvrages le règne d'Israël chez les Anglo-Saxons, a écrit cet article sur le mandat palestinien:

A la veille de la réunion à Londres du Conseil de la Société des Nations, les forces d'Israël exerçèrent une pression sur les délégués des puissances, en même temps que dans la presse soumise aux influences judaïques, une active propagande fut menée.

Le "Temps" gratifia ses lecteurs d'un superbe supplément illustré ayant pour titre: "La Palestine et l'Effort sioniste". Les images représentent des monuments de Jérusalem, de Jaffa, de Caïffa, le plan grandiose de la future Université juive, etc. Deux gravures accolées montrent une dune de sable et une plantation d'orangers, comme les propectus de lotions pour faire repousser les cheveux donnent la photographie du client avant et après l'usage de la drogue. On pourrait croire que la prodigieuse transformation est due au labeur et au génie des Sionistes! En réalité, la colonie de Richon-le-Sion, dont il s'agit, date de 1884. Le baron Edmond de Rothschild avait généreusement fourni les fonds nécessaires à l'établissement d'une colonie agricole juive aux environs de Jaffa. Au bout de quelques années, la terre fut défrichée et irriguée, ce qui permit d'y faire pousser de la vigne et des orangers, mais tous les travaux furent exécutés par des Arabes et les soi-disants agriculteurs juifs s'étaient dispersés pour s'adonner aux affaires et à l'usure, selon le génie de leur race.

M. Jacques Calmy, l'auteur du texte de cette brochure de propagande, est pour moi une vieille connaissance. J'ai donné dans l'"Action française" son "curriculum vitae". Fils d'un rabbin de Jérusalem, il termina ses études à Paris, collabora au "Journal du Caire" et s'habilla en soldat pour suivre en Palestine le corps expéditionnaire du general Allenby.

A peine la Terre Sainte fut-elle occupée, qu'un journal juif y fut fondé: le "Palestine Weekly". Jacques Calmy en fut rédacteur; quelques mois après, on le retrouve à Beyrouth, où il est à la fois le representant de l'organisation sioniste et le principal rédacteur du journal sous les auspices du Gouvernement français.

Chose plus étrange encore! Quand sir Herbert Samuel demanda une rectification de la frontière syrienne pour annexer à la Palestine des affluents du Jourdain, riches en force hydraulique, M. Calmy fit partie de la mission "française" chargée de fixer la nouvelle délimitation.

Aujourd'hui, ce journaliste israélite réside à Londres. Il est avec le condottière Jabotinsky un des plus actifs lieutenants du docteur Weizmann, chef de l'organisation sioniste mondiale.

Dans sa brochure, il a chanté les bienfaits, l'avenir, la gloire de la Palestine nouvelle, empruntant à l'occasion la lyre de Mme Myriam Harry — autre collaboratrice du "Temps": "L'étoile hexagonale a remplacé le Croissant et la Croix. On la voit, en bouchon de radiateur, sur les autos; sur la coiffe des infirmieres, ou encore sur la manche des soldats britanniquement vetus de khaki, où le boucher de David alterne avec le candelabre salamonique à sept branches. Et tout le monde se salue du salut hébraique: "Schalome!"

Bien entendu, M. Calmy laisse de côté l'*immigration bolchéviste*, les protestations des Palestiniens, les emeutes sanglantes dues à la tyrannie de nouveaux maitres du pays il indique simplement qu'il faut attribuer l'opposition au sionisme au progres "du nationalisme arabe" et —plaisant détail— il déclare que "la France et le sionisme se partagent cette inimitié."

Assurément les deux victimes du panislamisme devraient s'entendre!

* * *

L'opposition au régime anglo-juif de la Palestine est plus complexe, plus serieuse que ne l'imagine M. Jacques Calmy. Elle s'est revelée de diverses manieres et ailleurs que chez les Arabes.

Le Comte Dupleix, présidé par Gabriel Bonvalot, qui suit de près tout ce qui touche à la politique etrangere et à nos interêts nationaux, a adressé le mois dernier à la Societe des Nations un memoire revendiquant pour la France "la place qui lui appartient en Terre Sainte" et rappelant à l'Angleterre les principes du Droit des gens consacrés par l'art. 43 de la Convention de La Haye du 18 octobre 1907, dont elle est une des puissances signataires. De l'application de ces principes, il résulterait l'obligation de rétablir en Palestine le régime et les institutions y fonctionnant en 1914.

Les Sionistes comptaient sur le concours dévoué du Gouvernement italien et notamment sur l'appui du senateur Schanzer, ministre des Affaires etrangeres. Toute la presse israelite avait salué son avènement au pouvoir. Issu de juifs galiciens, il était tout désigné pour defendre les intérêts et les ambitions de la race. La fureur fut grande lorsqu'on apprit qu'il n'acceptait pas sans reserves le projet de mandat. Du coup le "Jewish World" découvrit que la famille Schanzer s'était convertie au catholicisme et le ministre félon fut voué aux gemonies.

En Angleterre même, où Israël est si puissant, les récentes déclarations de M. Winston Churchill parurent restreindre la portée du mandat et contrecarrer les prétentions du Sionisme à posséder une "Palestine aussi juive que l'Angleterre est anglaise". Une importante manifestation antisioniste se produisit même au début de juillet sous la forme d'une requête à la Société des Nations, portant les signatures d'un grand nombre de Lords et de membres du Parlement, pour demander l'ajournement de l'approbation d'un mandat "gros de dangers pour l'Empire britannique".

* * *

Il y avait donc un certain malaise dans les milieux sionistes quand s'ouvrit à Londres, le 17 juillet, la session du Conseil de la Société des Nations. La première séance, tenue au palais de Saint-James, fut morose. Lord Balfour n'y parut pas et personne ne souhaita la bienvenue aux délégues des puissances. La discussion des mandats, qui sonstituait l'affaire capitale de la session, fut ajournée à des séances ultérieures et il fut décidé que les questions y relatives seraient dicutées en secret. C'est seulement les 22 et 24 juillet que le Conseil étudia les termes du mandat, examina les objections et les oppositions dont ils étaient l'objet. L'étude et l'examen ne pouvaient être empreints d'une grande impartialité, si l'on considère la composition du secrétariat général et des organes permanents de la Société des Nations qui avaient élaboré les rapports préliminaires. L'esprit juif et l'esprit puritain apparentés y dominent. Cependant, on voulut donner une satisfaction apparente à la protestation du Saint-Siège, formulée dans la lettre du cardinal Gasparri en date du 15 mai, appuyée à Londres par une démarche de Mgr Ceretti, et la rédaction de l'article 14 fut modifiée, sans enlever toutefois aux Hébreux la situation privilégiée que leur confrère le projet de mandat.

M. Viviani, représentant de la France, émit l'avis que les mandats de la Palestine et de la Syrie devaient être examinés "pari passu" et ne pouvaient être ratifiés séparément. Le marquis Imperiali, délégué italien, réclama comme compensation aux avantages accordés à son pays en Asie-Mineure par le traité de Sèvres, des privilèges économiques spéciaux en Syrie— clause d'ailleurs contraire aux accords faits avec les Etats-Unis.

Lord Balfour crut résoudre la question de la protection des Lieux Saints en la réservant à une commission internationale composée de "personnes hautement réputées" appartenant à toutes les confessions religieuses, qu'on choisirait plus tard!

Finalement, le Conseil de la Société des Nations donna discrètement son agréement aux mandats, en ce qui le concernait laissant à la France et à l'Italie— sans ministère à ce moment— le soin de s'entendre, et se lavant les mains, comme Ponce Pilate, de ce qui pourrait survenir dans la Palestine anglo-juive.

Au fond, la déclaration Balfour attacha une tunique de Nessus au flanc des nations chrétiennes. Une promesse formelle fut faite à la puissance juive par les Etats de l'Entente, en échange d'engagements restés mystérieux. Qui, parmi les Alliés, avait qualité pour traiter avec la Finance internationale d'Israël? Qui représentait cette force formidable? Sur quelles épaules doivent peser les responsabilités de pareilles négociations, dont l'impérialime juif fut le seul bénéficiaire?

Il y a là des régions nébuleuses sur lesquelles seront un jour projetés des rayons de lumière falsant apparaitre des éléments de vérité."

Ernest JUSTEL

Lettres étrangères

Relations de la France et de l'Angleterre au Moyen Age

Il est un fait historique qu'on ne peut nier, quelque idée qu'on se fasse des relations entre la France et l'Angleterre, c'est l'étroite dépendance réciproque des deux pays. La France et l'Angleterre ont passé par de longues périodes d'hostilité et de jalousie, elles se sont rapprochées par moments, elles n'ont jamais été indifférentes l'une à l'autre. Leur hostilité est assez connue par leurs guerres, par les critiques et les moqueries traditionnelles; leur affinité apparaît dans la curiosité qui pousse les deux peuples l'un vers l'autre. C'est l'histoire de ces deux tendances, au Moyen Age, que M. T.-F. Tout, professeur à l'Université de Manchester, et l'un des meilleurs historiens de l'Angleterre médiévale, a étudiée en quatre conférences données l'année dernière à l'Université de Rennes, sur l'invitation de M. Déprez, le grand historien français de la Guerre de Cent Ans. Il est peu de lectures aussi instructives pour qui veut comprendre la formation des deux nationalités.

La France moderne, qui passe, nous dit M. Tout, pour radicale et anticléricale, paraît encore plus éloignée de son passé monarchique, catholique et aristocratique que le Royaume-Uni d'à présent n'est éloigné de l'Angleterre des Plantagenets. Mais "le Moyen Age vit en nous, il est vivant autour de nous" a écrit un historien français. Cela est plus vrai, pense-t-on peut-être, de l'Angleterre "conservatrice" que de la France "radicale". Mais M. Tout n'est pas bien sûr que ces épithètes conventionnelles qu'il vient d'appliquer aux deux nations correspondent aujourd'hui à la réalité. L'Angleterre a accompli bien des révolutions, sans s'en douter presque, et la France a moins radicalement changé qu'elle ne croit. Aussi France et Angleterre se ressemblent plus qu'il n'apparaît d'abord.

Elles se ressemblaient encore plus au Moyen Age parce que la Chrétienté ne formait qu'un tout dans l'Europe occidentale. Nous ne comprendrons rien aux luttes des peuples de France et d'Angleterre au Moyen Age si nous les considérons comme deux nations à une époques où les nationalités, au sens moderne du mot, ne sont pas encore formées.

Il n'y avait pas alors d'Etats, il n'y avait même pas de peuples unifiés par le langage et les aspirations. Les patries étaient quelque chose d'infiniment plus restreint: une province, une ville. Le sens le plus ordinaire du mot nation était: gens d'une province. Les Quatre Nations de l'Université de Paris étaient les Normands, les Français, les Picards et les Anglais.

L'homme du Moyen Age était l'homme d'un clan, d'un seigneur ou d'une ville. Dante était Florentin, non Italien. Personne n'était, ne pouvait être alors Français de la France actuelle, Anglais d'Angleterre. Les nationalités régionales, provinciales, urbaines ont servi de matériaux pour la lente construction de nos grandes nations. L'étranger, pour le Moyen Age, c'était l'homme de la province voisine, qu'il connaissait mal, dont souvent il ne comprenait pas la langue, avec qui il était souvent en guerre. L'étranger d'une autre race n'était guère plus étranger.

D'autre part, certaines notions fondamentales pour l'homme du Moyen Age, l'Eglise et l'Université, sa fille, étaient cosmopolites, on dirait internationales s'il y avait eu alors des nations.

Comme il n'y avait qu'une religion et qu'une Eglise, il n'y avait qu'une langue véritablement fixée, c'était de latin, et qu'un enseignement, celui des Universités. Les ordres religieux, le droit canon, l'autorité du pape, assuraient cette solidarité intellectuelle. L'Université de Paris était la plus ancienne et celle qui avait le plus de rayonnement, mais toutes les Universités étaient en harmonie et échangeaient des professeurs et des élèves. Même les guerres ne pouvaient briser cette unité. Il fut expressément stipulé au traité de Calais que tous les sujets des rois de France et d'Angleterre qui désireraient faire leurs études dans les Universités des pays jusque-là en guerre jouiraient des mêmes privilèges qu'auparavant.

La littérature présentait une telle communauté d'idéal, d'intérêt, de matière et de manière, que l'histoire littéraire du Moyen Age n'est qu'une vaste étude de littérature comparée. Les mêmes contes, les mêmes épopées voyageaient de Provence en Islande, de Bretagne en Allemagne, en un colportage continuel.

A l'époque où se place M. Tout, aux treizième et quatorzième siècles, l'influence de la France était prépondérante. Elle donna alors à beaucoup d'étrangers sa langue comme seconde langue de civilisation (après le latin), elle répandit partout son architecture. Cette influence se porta particulièrement sur l'Angleterre et créa une civilisation anglo-française et un dialecte qu'on a appelé anglo-normand, mais qu'on ferait mieux d'appeler le français d'Angleterre.

Mais, au douzieme siècle déjà, comment pourrions-nous parler de la conquête de l'Angleterre par les Normands? D'abord, il n'y avait pas alors d'Angleterre, au sens de nation anglaise s'étendant sur les deux iles du Royaume. Elles étaient peuplées d'Anglo-Saxons, de Celtes et de Scandinaves, nous ne savons exactement dans quelles proportions. D'autre part, les conquérants de l'Angleterre ne furent pas seulement des Normands, mais des Français de toutes les provinces. Il faut plutôt considérer la conquête normande comme l'introduction d'une civilisation nouvelle par les ducs de Normandie. C'est seulement à partir de cette conquête intellectuelle et matérielle qu'il y eut une ébauche du Royaume-Uni actuel, mais avec une dynastie française, un haut clergé, une noblesse en partie originaires de France, et, dans l'administration, l'armée et le commerce internaitonal, l'usage d'un dialecte français.

De même que les rares Normands qui étaient des descendants des Vikings s'étaient tellement assimilé la civilisation française qu'ils arrivaient comme Français en Angleterre, tous les Français qui devaient les suivre s'assimilèrent graduellement à leur nouveau pays, tout en conservant longtemps encore leur langue et leurs relations de famille avec la France, comme ils y conservaient leurs domaines précisément parce que cet usage de la langue, ces relations de famille, ces propriétés ne leur donnaient en rien une nationalité française.

Comment parlerions-nous donc même de la Guerre de Cent Ans comme de la guerre de deux nations? Au début de cette guerre, c'étaient deux princes qui se faisaient une guerre de suzeraineté, où les peuples étaient bien peu intéressés. C'est la longueur de cette guerre qui a créé les deux nations. Le rôle de Jeanne d'Arc n'en est que grandi: elle a donné un sens nouveau au mot France, elle nous a donné le sens de notre race.

Le commencement de la séparation entre les deux peuples fut la conquête de la Normandie par Philippe Auguste, car les rois d'Angleterre furent naturellement plus Anglais quand ils ne furent plus ducs de Normandie. Au commencement du treizième siècle, l'assimilation entre les Français d'Angleterre et les Anglais d'origine était déjà si avancée qu'un texte fameux du temps de Henri II d'Anjou nous dit que, lorsqu'il s'agissait d'hommes libres, il était difficile de déterminer qui était Anglais et qui était "Normand". Les Anglais commençaient à s'appeler de nos français, et les Français de noms anglais; les mariages mixtes se multipliaient. Mais la classe gouvernante, en partie anglaise d'origine, parlait toujours français et vivait en parfaite communion d'idées avec ses parents de France.

Le premier souverain anglais qui ait employé l'anglais pour sa correspondance particulière fut Henri VI, au commencement du quinzième siècle, et le plus ancien document anglais signé de lui est daté du bois de Vincennes, au moment où il s'approchait de Paris pour y être reconnu comme roi de France par la bourgeoisie et l'Université!

Les possessions des rois d'Angleterre en France étaient aussi importantes pour eux que leur royaume d'Angleterre. En combattant contre les Français, ils avaient avec eux autant de soldats de race française que de langue anglaise. La domination angevine en France ne fut pas une domination anglaise, comme on le voit encore couramment dans les manuels. C'était la domination d'une monarchie cosmopolite qui, sans tenir compte de nationalités encore à l'état d'ébauche, gouvernait ses provinces de France comme ses provinces d'Angleterre par cette *curia regis* qui contrôlait des sénéchaux d'Anjou, de Poitou, d'Aquitaine, comme elle gouvernait en Ecosse, au Pays de Galles ou en Angleterre, ayant autorité dans tous ces domaines, qui ne constituaient pas plus une nation que l'Empire de Charles Quint.

Au quatorzième siècle, l'évolution des nationalités se précipita par suite de la guerre et prépara la mission de Jeanne d'Arc. Le français alors est encore très répandu en Angleterre, mais il est déjà appris comme une langue étrangère. L'animosité, la haine des peuples n'est pas bien marquée au début de la Guerre de Cent Ans, mais se développe graduellement. Une grande incertitude règne encore dans les esprits sur la signification des mots France et Français, mais déjà tout Français sent que l'homme d'outre-mer est un étranger. On commence à voir une espèce de trahison à s'allier à lui, à soutenir sa cause, de même que les Anglais protestaient déjà avant la guerre contre l'invasion des "étrangers" *alienigenae*.

Chaucer sait le français, sa langue est pleine de mots et d'expressions françaises, et, quoiqu'il ait été prisonnier de guerre en France, il ne montre aucune haine pour notre pays, mais il n'est pas moins un pur Anglais. S'il nous paraît très français, c'est que nous oublions à quel point la civilisation des deux pays était encore semblable. Mais, de son temps déjà, commencent à apparaître les premiers symptômes de la Réforme, qui achèvera de créer l'esprit anglais et de le séparer de l'esprit français par un fossé qui ne sera comblé que lorsque l'esprit de la Réforme perdra de sa rigueur et de son intransigeance en Angleterre.

M. Tout ne nous conduit pas jusqu'à cette époque dans ses intéressantes études, mais il est impossible de ne pas remarquer que c'est surtout l'esprit de la Réforme qui a créé l'insularité intellectuelle de l'Angleterre. En même temps, la langue latine cessant d'être le véhicule des idées, la pensée anglaise se restait inconnue sur le continent, se développait à part. La Réforme anglaise n'est ni luthérienne ni calviniste, elle est anglaise; la Renaissance anglaise aussi reste insulaire dans ses tendances. Le grand lien de l'Angleterre avec l'Europe, le lien avec la France, est relâché. La France, de son côté, va considérer l'Angleterre comme une terre inconnue, presque barbare. C'est seulement avec l'avènement en Angleterre d'une philosophie politique et religieuse nouvelle que les relations allaient reprendre, à la suite de Voltaire et des innombrables admirateurs français de l'Angleterre, au dix-huitième siècle, siècle de guerres, mais aussi d'échange intellectuels.

Joseph AYNARD.
(*Le Journal des Débats.*)

John, le Turc et les victimes

(suite de la 1ère page.)

aventure, où la Grèce a fait le cheval de l'Angleterre et où de pauvres chrétiens serviront à prouver l'excellence des cimeterres musulmans? Quelle influence peut exercer cette femmelette institution lorsque deux groupes rivaux, le groupe anglais et le groupe français, impriment une direction contradictoire à la politique européenne? Que vont faire à Genève nos ministres canadiens, successeurs des "honorables" arrants unionistes tant ridicules et dénoncés par les libéraux?

Nos ministres ont bien du temps à perdre. Un vieux comme M. Fielding ferait mieux de ménager ses forces et de s'occuper du prochain budget et des prochains déficits, au lieu de courir le guilledou internationale. Et ses collègues à la tête plus ou moins frisée pourraient sans inconvénient pour les populations levantines sacrifiées par l'Angleterre et surtout sans inconvénient pour leurs électeurs, consacrer leurs loisirs à l'étude des problèmes canadiens, à peine effleurés à la dernière session.

JUDEX.

La Revue hebdomadaire

NUMERO DU 5 AOUT

Henry James. — *La leçon du maitre* (1) traduit de l'anglais, par Mme Ch. Du Bos.

XXX. — *L'Allemagne véritable*: IV. L'action par les voix ennemies. V. Rome et Carthage.

E. La Bonnardière. — *Souvenirs d'un émigré*. Le comte de Coëtlogen (1).

André Pavie. — *Le règlement des dettes interalliées* (à propos de la mission de M. Parmentier aux Etats-Unis).

François Fosca. — *Une église moderne*.

Mario Meunier. — *La culture classique et le génie français*.

Chroniques et documents:

Louis Latzarus: *Chronique parisienne*. — Edmond Jaloux: *La vie littéraire*. — Maurice Rex: *La musique*. — François Le Grix: *notre supplément théâtral*. *La souriante Madame Beudet*. — D. Strohl: *L'éducation physique*.

NUMERO DU 12 AOUT

Abdallah Sfer Pacha. — *Le mandat français et les traditions françaises en Syrie et au Liban* (I).

Henry Jones. — *La leçon du maitre*, (II).

XXX. — *L'Allemagne véritable*: VI. Le doigt de Dieu. VII. La religion allemande. VIII. Le peuple de Dieu.

Charles du Bos. — *Camile Mauclair, interprète spirituel*.

Louis Sonolet. — *"Les morts vivent-ils?"* (à propos de l'enquête de M. Paul Heuzé sur les sciences psychiques) (I).

E. La Bonnardière. — *Souvenirs d'un émigré*. Le comte de Coëtlogon, (II), fin.

Chroniques et documents:

Louis Latzarus: *Chronique parisienne*. — Louis-Charles Watelin: *L'art décoratif*. — Le carnet du liseur.

NUMERO DU 19 AOUT

Gabriel Mourey. — *Sainte Douceline, béguine de Provence* (I).

Emile-G. Léonard. — *Qu'est-ce que le fascisme?*

Adallah Sfer Pacha. — *Le mandat franais et les traditions françaises en Syrie et au Liban* (II). Après l'arrivée de Gouraud.

XXX. — *L'Allemagne véritable*: IX. La Revanche. X. La maitrise des âmes. XI. L'école des amis. (fin).

Henry James. — *La leçon du Maitre*, (III). (fin).

LE JONGLEUR ENRICO RASTELLI

"Quand on est capable de faire voler en l'air quatre boules, on est digne du nom de jongleur. A cinq, on est très adroit; à six on est passé maitre; à sept, on est hors ligne et on s'appelle Kara!" (G. Strehly.)

Or, nous pouvons admirer en ce moment dans un grand music-hall parisien un homme qui manie huit boules non couplées et qui parvient même à rattraper dix boules couplées...

C'est un événement prodigieux pour les amateurs de "vélocimanie"! Enrico Rastelli, d'ailleurs, ne s'en tient pas là. Il reproduit avec aisance le "travail" des bâtonnets que le célèbre jongleur Severos Scheffer avait lui-même emprunté aux Japonais : une grosse balle de caoutchouc court sur le corps, sur la tête de l'artiste, contourne son visage, vient s'arrêter au sommet d'un petit bout de bois tenu entre les dents, se reporte sur un autre bâton maintenu en équilibre sur le front, elle bondit puis s'arrête, comme privée soudain de son élasticité; sur le bout d'un bâtonnet, un autre bâtonnet vertical se met à tourner autour de son axe comme mû par un secret mécanisme, etc., combinaisons multiples et savantes d'un charme étrange dans leur simplicité.

La partie "antipodique" du numéro de Rastelli est, s'il se peut, plus remarquable encore couché sur la "trinka", il fait tourner sur son pied droit un grand plateau en forme d'étoile à cinq branches, son pied gauche agite un cerveau, il jongle, de ses mains libres, avec trois bâtonnets pendant qu'il anime d'un rapide mouvement de rotation une assiette à l'aide d'un pivot tenu entre les dents.

Enfin il atteint le summum de son art en prenant un équilibre d'une main, en jonglant de l'autre avec des objets variés, ses pieds maniant et faisant virevolter une longue barre horizontale, à une allure vertigineuse!

Ce dernier exercice classe Rastelli au tout premier rang des plus fameux artistes de la jonglerie, depuis le "joculator" qui, jadis, dans les cours des gâteaux féodaux, venait agrémenter ses "chants de geste" de tours d'escamotage ou d'adresse, jusqu'aux grands as modernes qui ont nom : Agoust, Scheffer, Kara, Cinquevalli, Chenko.

En effet, il y a là un acte de surhumaine habileté par ce mélange de force acrobatique et d'asymétrie vaincue en soustrayant aux groupements musculaires "l'influence réciproque de rythmes opposés".

Un jongleur doué d'une façon exceptionnelle ne peut atteindre une telle maitrise que par un entrainement d'une persévérance infinie, par une éducation physique dont aucun sport, à quelque degré qu'il soit poussé, ne pourra prétendre égaler la nécessaire perfection.

Enrico Rastelli est âgé de vingt-cinq ans, il jongla dès son plus jeune âge et dut asservir ses muscles aux multiples et sévères exigences du métier d'acrobate. En dehors de ses exhibitions il travaille chaque jour de neuf heures du matin à cinq heures du soir. Il est d'une extrême sobriété et mène une vie exemplaire entre sa jeune femme et ses deux petits enfants.

Rastelli est un type d'athlète fin, distingué. Chez lui la force et la grâce sont confondues par l'admirable équilibre que peut conférer un développement non spécialisé. Il semble un frêle adolescent, mais chacun de ses gestes est un éclair de vie ardente et saine.

...Et je pensais, en voyant ce petit Italien, à certains de nos "costauds" des réunions sportives, si souvent, hélas! vantards, intempérants et paresseux.

D. Stroh'

LA PREMIERE

La maison Versailles-Vidricaire-Boulais (limitée) a été la première:

1o à garantir et placer des emprunts d'entreprises canadiennes-françaises. Pendant que d'autres drainaient les économies de la province de Québec vers l'extérieur, elle inaugurait chez nous un nouveau système de finance qui est en voie d'enrichir à la fois industriels et épargnants.

2o à déconseiller aux Canadiens français la spéculation sur les changes. L'expérience de ces derniers temps prouve que c'est elle qui avait raison.

3o à mettre les Canadiens français en garde contre la spéculation "sur marge" telle qu'elle se pratique généralement à la Bourse.

Sans jamais déroger à ce programme, la maison Versailles-Vidricaire-Boulais a placé pour le compte de sa clientèle plus de cinquante millions qui rapportent aujourd'hui en moyenne de 6 à 7 p. c. — Avec $100 d'économies vous pouvez devenir un de ces clients, car ses obligations sont du montant nominal de $1000, de $500 ou de $100.

Demandez en particulier tous renseignements sur obligations 7 p. c. première hypothèque de *CARON FRERES (INC.)*, de *LEGARE*, de *LAMONTAGNE*.

CONFIEZ-NOUS VOS IMPRIMES



Travaux de toutes sortes : VOLUMES, CATALOGUES, REVUES, BROCHURES, PROGRAMMES, MENUS, etc. Spécialité: CIRCULAIRES BILINGUES, format du Devoir.

L'IMPRIMERIE POPULAIRE
LIMITEE
43, rue St-Vincent - MONTREAL
MAIN 7480

Pour vous, Mesdames

Promenade

Déjà l'astre sanglant descendait par degrés
A l'horizon plongé dans ses rayons dorés.
Je marchais. — Au hasard, sans but et sans pensées,
Je me trouvai soudain devant le sombre enclos
Où pour toujours les morts reposent, les yeux clos.

Et voyant devant moi ces tombes délaissées
Et regardant mourir le soleil pâlissant,
Comme un soldat blessé qui baigne dans son sang,
Je songeais que la vie, hélas ! est peu de chose,
— Un roseau sans vigueur, une fragile rose
Que le moindre des vents effeuille, ou fait plier ;
Et que tous les esprits, qui dominaient le monde
Par leur mâle génie ou leur âme profonde,
Eux que l'humanité ne peut pas oublier
Parce que leurs grands noms sont gravés dans la pierre
Des siècles, dans le livre où l'histoire s'écrit ;
Je songeais que le grand comme le plus petit,
Pauvre, riche, joyeux, ignorant, érudit,
Que tous allaient dormir ensemble au cimetière,
Dans les sombres tombeaux et sous les pâles croix.

L'astre s'était dissous dans sa chute brûlante.
Une ombre de clarté flottait encor, tremblante,
Sur le funèbre champ. — Et j'entendis la voix
Des morts qui chuchotaient à l'oreille du vide
Des mots mystérieux où leur âme avait lui.
Et lorsque je quittai cette place morbide,
Je n'avais dans les yeux que l'image livide
Des monuments pensifs accoudés à la nuit.

Guy de VAUDREUIL.

LA GRAPHOLOGIE AU NATIONALISTE

MADELEINE: Ces quelques lignes sur papier rayé font un mauvais spécimen pour l'analyse graphologique, cette condition (comme les autres) devrait être observée. Nerveuse et impressionnable, cette personne a une humeur et une activité variables. L'imagination porte aux exagérations et nuit au jugement. Bonne, délicate, sensible, dévouée, très affectueuse. L'activité est nerveuse et amène rapidement la fatigue. La volonté est faible, capricieuse, facilement influencée par le milieu, les événements et les gens. Elle est entêtée, brusque et raide devant la contradiction. Timide et réservée elle se sent souvent gauche, incapable d'exprimer sa pensée.

LUCIEN. B. Ecriture commerciale indiquant de l'activité, de l'ardeur, un orgueil satisfait de soi et une belle assurance. Bon coeur, délicat et affectueux. De la légèreté, le goût du plaisir et de la vie facile combattu par le sens positif et pratique qui prendra peu à peu le dessus.

Enthousiasmes, attachements faciles et peu constants. Sincérité et franchise un peu naïve qui va jusqu'à l'imprudence.

MICHELINE: Lettre, (la seconde,) égarée et retrouvée dernièrement cause du retard. Je vous fais toutes mes excuses. Elle est vive, ardente, délicate, très sensible et très tendre; sa timidité et sa réserve, cependant, la tiennent à distance même de ceux qu'elle aime jusqu'à ce que sa confiance ait été gagnée. Bonne, capable de dévouement, elle est généreuse et active. Aucune vanité, simplicité gracieuse et inaltérable qui est l'un de ses charmes. Micheline est droite et sincère. Pas très pratique, elle manque d'ordre et elle travaille avec précipitation en négligeant les détails. Ses affections sont exclusives et même un peu jalouses. Elle est bienveillante, indulgente pour elle-même et pour les autres. La volonté manque d'initiative et de résolution, elle est cependant capable d'une résistance qui se manifeste par beaucoup d'obstination. Elle est optimiste, elle voit la vie en rose et les gens en beau. Elle est confiante, trop peut-être, et exposée à de grosses déceptions.

Jean DESHAYES

Chronique

LE COEUR FÉMININ

Vous connaissez certainement, gentilles lectrices, cet engin de chasse composé de petits miroirs ajustés sur un morceau de bois en forme de croissant et que l'on fait tournoyer et scintiller au soleil au moyen d'une ficelle ou d'un ressort. C'est le "miroir aux alouettes".

Fascinées par cet éblouissant miroitement qui veut imiter les rayons solaires, les malheureuses bêtes accourent à tire-d'aile se jeter dans le piège habilement tendu à leur naïve crédulité.

Tout comme ces oiseaux, les hommes ont aussi leur "miroir aux alouettes", le croissant lumineux et trompeur des "apparences" vers lequel ils se lancent à tête baissée et dont ils ne reconnaissent la mensongère clarté qu'aux dépens de leurs illusions, de leur coeur et parfois même de leurs intérêts matériels.

Entraînés par le "charme des sens" comme dit Bossuet, tous tant que nous sommes, nous allons vers les gens et les choses avec la même inconscience, la même légèreté avec laquelle le papillon va vers la lampe.

Nous suivons notre instinct sans même prendre la peine, comme la plupart des animaux, de "flairer le vent".

Bien cruelles aussi sont nos déceptions et bien minime la quantité de miel que nous recueillons dans cette course folle à travers les sentiers de la vie et parmi les parterres séduisants où s'épanouissent des fleurs aux tons éclatants peut-être mais qui se fanent au premier attouchement et ne renferment, dans leurs corolles desséchées, qu'un suc amer ou un parfum empoisonné.

Dès le premier sourire, le premier mot aimable, le premier serrement de main, nous donnons notre sympathie et croyons fermement à l'affection inébranlable d'un tas de gens dont nous n'avons pris ni le temps, ni la peine, d'approfondir la valeur morale. Tant que nous vivons dans la joie, ces amis de la première heure restent à nos côtés, mais dès que gronde l'orage et que se déchaîne la tempête, ils s'enfuient bien loin comme un vol de moineaux apeurés.

Trompés, désabusés, nous blasphémons contre l'amitié dont nous n'avons connu en réalité que la plus banale contrefaçon. La véritable amitié s'est peut-être trouvée sur notre route, mais comme ses paroles étaient graves et son visage sévère, toujours esclaves des apparences, nous lui avons tourné le dos et nous avons ignoré toute la bonté, la franchise et le dévouement qui se cachaient derrière ce masque austère.

Combien d'entre nous ont dédaigné, hélas, toujours à la légère, un amour profond, fidèle, sincère qui se présentait sous un aspect peu séduisant pour s'attacher au papillon élégant qui ne devait se poser qu'un instant dans leur vie, mais y laisser cependant amertume et regrets.

Pour n'avoir voulu se fier qu'à des apparences extérieures, bon nombre de femmes et de jeunes filles ont passé à côté du bonheur.

"Il ne faut pas, disait Labruyère juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure, sur une seule et première vue, il y a un intérieur et un coeur qu'il faut approfondir. Le voile de la modestie couvre le mérite et le masque de l'hypocrisie cache la malignité."

C'est encore et toujours l'amour de ce qui brille, de ce qui éblouit, qui éveille en nous le vain désir de paraître, de jeter de la poudre aux yeux. Nous sacrifions alors à ces vaines et futiles apparences le calme de notre coeur et le sage équilibre de notre budget.

Je connais malheureusement bon nombre de ménages qui se privent du nécessaire pour étaler aux yeux de leurs relations, des habits élégants et un semblant de vie mondaine!

Mais tout ce qui brille n'est pas de l'or!

Il faut creuser les profondeurs de la terre, remuer la glèbe, soulever des cailloux pour trouver le diamant, tout comme il faut plonger au fond de la mer pour cueillir le corail et pêcher la perle. Bien souvent, le génie se cache dans un corps difforme!

Prenons donc la sage habitude de ne pas nous fier à nos premières impressions, à nos premiers regards, afin de ne pas tomber dans le piège du "miroir aux alouettes".

Efforçons-nous d'examiner les choses sous toutes leurs faces, d'en peser la juste valeur et de construire notre nid, non pas sur une couche de sable, mais sur un terrain solide, inébranlable, capable de résister aux inévitables assauts des orages. Ne nous extasions pas devant la façade et le toit de la maison, cherchons plutôt à reconnaître quelles en sont les fondations.

N'imitons pas l'alouette écervelée, suivons l'instructif exemple de l'abeille qui pénètre hardiment dans le calice de la fleur.

C'est là seulement que se trouve le miel savoureux au parfum suave et délicat.

Martine.

PENSEES D'AMIEL

Etre méconnu même par ceux qu'on aime, c'est la coupe d'amertume et la croix de la vie; c'est là ce qui met sur les lèvres des hommes supérieurs ce sourire douloureux et triste dont on s'étonne; c'est la plus cruelle épreuve réservée aux hommes qui se dévouent; c'est ce qui a dû serrer le plus souvent le coeur du Fils de l'homme, et si Dieu pouvait souffrir, c'est la blessure que nous lui ferions, et tous les jours. Lui aussi, lui surtout, est le grand méconnu, le souverainement incompris. Hélas! hélas! Ne pas se lasser, ne pas se refroidir, être patient, sympathique, bienveillant; épier la fleur qui naît et le coeur qui s'ouvre; toujours espérer comme Dieu; toujours aimer, c'est là le devoir.

* * *

Chaque bouton ne fleurit qu'une fois et chaque fleur n'a que sa minute de parfaite beauté; de même, dans le jardin de l'âme, chaque sentiment a comme sa minute florale, c'est-à-dire son moment unique de grâce épanouie et de rayonnante royauté. Chaque astre ne passe qu'une fois par nuit au méridien sur nos têtes et n'y brille qu'un instant; ainsi, dans le ciel de l'intelligence, il n'est, si j'ose dire, pour chaque pensée qu'un instant zénithal où elle culmine dans tout son éclat et dans sa souveraine grandeur.

* * *

Repousser sa croix, c'est l'appesantir.

* * *

Rien ne ressemble à l'orgueil comme le découragement.

* * *

Le dépit est une colère qui a peur de se montrer, c'est une fureur impuissante et qui sent son impuissance.

* * *

Savoir être prêt, grande chose! faculté précieuse et qui indique du calcul, du coup d'oeil et de la décision. Il faut pour cela savoir trancher, car on ne peut tout dénouer; savoir dégager l'essentiel des minuties qui l'enveloppent, car on ne peut tout mener de front, en un mot savoir simplifier ses devoirs, ses affaires et sa vie. Savoir être prêt, c'est savoir partir.

Il est étonnant combien nous sommes d'ordinaire enchevêtrés de mille et un empêchements et devoirs qui n'en sont pas et qui nous empelotonnent néanmoins de leurs fils d'araignée et entravent le mouvement de nos ailes. C'est le désordre qui nous rend esclaves. Le désordre d'aujourd'hui escompte la liberté de demain.

L'encombrement nuit à toute aisance, et l'encombrement naît de l'ajournement. Savoir être prêt, c'est savoir finir. Rien n'est fait que ce qui est achevé. Les choses que nous laissons traîner derrière nous se redresseront plus tard devant nous et embarrasseront notre chemin. Que chacun de nous règle ce qui le concerne, liquide ses affaires, respecte le jour qui le suivra, et alors, nous serons toujours prêts. Savoir être prêt c'est au fond savoir mourir.

* * *

La bonté est le principe du tact, et le respect pour autrui la condition première du savoir-vivre.

* * *

Qui se tait est oublié; qui s'abstient est pris au mot; qui n'avance plus recule; qui s'arrête est débordé, devancé, écrasé; qui cesse de grandir décline déjà; qui se désiste abdique; l'état stationnaire est le commencement de la fin. C'est le symptôme redoutable et précurseur de la mort. Vivre, c'est donc triompher sans cesse, c'est affirmer contre la destruction, contre la maladie, contre l'annulation et la dispersion de notre être physique et moral. Vivre, c'est donc vouloir sans relâche ou restaurer quotidiennement sa volonté.

* * *

Un fait extrêmement frappant, qui équivaut au changement d'épées dans Hamlet, c'est que les esprits abstraits (qui vont des idées aux faits) se battent toujours en faveur de la réalité concrète, tandis que les esprits concrets (qui vont des faits à l'idée) combattent ordinairement pour les notions abstraites. Chacun met sa prétention où il n'a pas sa force. Chacun vise instinctivement à ce qui lui manque. C'est une protestation inconsciente contre l'incomplet de chaque nature. Chacun tend vers ce qu'il a le moins, et le lieu d'arrivée est précisément autre que le point de départ. La terre promise, c'est celle où l'on n'est pas. La nature la plus intellectuelle a pour théorie l'éthicisme; la nature la plus morale a une morale intellectualiste... Rien ne nous est plus caché que notre illusion de tous les jours, et notre plus grande illusion, c'est de croire que nous soyons ce que nous croyons être.

UN CONTE

LA FRAYEUR D'UN NEVEU

Les contes de fée, les histoires de loups-garous, les tresses de crin de lutins, le spectre des revenants, les maisons hantées, autant de choses qui terrorisent le jeune âge, dans les campagnes surtout. Après que la grand'mère a passé toute une veillée à raconter des historiettes tragiques ou des légendes, les petits s'en vont à leur couchette, tremblants de frayeur, l'imagination remplie de cauchemars. Avant, pendant et après leur sommeil, que de fantômes défilent dans leur imagination surchauffée!

Il est cependant des contes vécus, et celui qui est raconté ci-après est parfaitement authentique. Le principal personnage est encore de ce monde, l'affaire s'est passée il y a au juste trois ans, la scène est située dans un petit village de la province de Québec. Donc, il faut croire ce conte, puisqu'il a le rare privilège d'être foncièrement véridique.

Voir le diable sous la forme d'un chien, voilà qui n'arrive pas tous les jours, certes. Et pourtant telle a été l'hallucination du jeune homme dont je raconte ici l'aventure.

"Arthur avait 22 ans. C'était un petit Canadien français que son père avait amené aux "Etats" tout jeune. Il avait grandi dans les écoles et les usines de la Nouvelle-Angleterre. Mêlé à la jeunesse américaine, jeunesse mixte, jeunesse ignorante parfois en ce qui concerne les choses de la foi et de la religion, Arthur, qui avait endossé l'uniforme de l'Oncle Sam, n'avait pas eu l'occasion de passer en France ni de faire le coup de feu. Toutefois, à la conclusion des hostilités, il éprouva le besoin de venir visiter oncles et tantes, cousins et cousines de se rincer l'oeil en contemplant la belle nature des campagnes beauceronnes, mosaïque de monts boisés, de lacs paisibles, de côtes poudreuses, de sapinières et d'érablières.

"Arrivé tout pimpant, le jeune imberbe épatait les bons villageois et les pacifiques cultivateurs. Véritable Lorenzo Surprenant, il vantait les petites cités d'outre-frontière, les amusements, l'esprit américain. Valseur émérite, Arthur fit sensation quand il se rendit dans le vieux Québec, petit royaume de la danse. Cousines et amies étaient émerveillées, raffolaient du joyeux luron.

"Mais c'est dans les campagnes que le gai visiteur passait ses plus belles journées. L'oncle O.... très généreux personnage, lui passait volontiers cheval et voiture. Arthur en profitait pour aller veiller, pour aller voir les filles, comme on dit.

"Un beau dimanche soir, il s'était rendu au village. La soirée avait été si distrayante que minuit avait sonné ses douze coups quand notre jeune homme songea à retourner chez l'oncle dont l'hospitalière demeure se trouvait à près de deux milles de distance. Il prit d'abord dans sa voiture un compagnon de veillée qu'il quitta à quelques arpents plus loin. Puis, Arthur continua sa route, seul. Le cheval, heureux de réintégrer l'écurie où le foin était si abondant et alléchant, trottait, trottait toujours plus vite. Tout à coup, au détour du chemin, Arthur aperçoit derrière la voiture un chien de moyenne grosseur aux yeux ardents, étincelants même. La bête ne jappait point, elle suivait la voiture près d'une roue et semblait regarder fixement l'occupant. Arthur fit mine de donner un coup de fouet à l'étrange chien, mais ce fut en vain. L'animal suivait sans broncher, sans éprouver apparemment aucune difficulté à rejoindre la voiture, qui pourtant filait à une allure vertigineuse dans la descente, car Arthur venait d'appliquer un rude coup de lanière sur les flancs du "Noir", renommé comme excellent trotteur.

"Arthur est saisi d'une terreur impossible à décrire. Le coeur lui faiblit et sans doute son visage a-t-il devenir d'une couleur livide. Après un mille de cette course folle, l'âme remplie de frayeur, et pensant avoir affaire à une vision diabolique, Arthur aperçoit la bête qui s'écarte de la route et se précipite, tête baissée, dans un trou de feu.... "J'ai vu le diable", se dit pour tout de bon, cette fois, le jeune homme. Il continua cependant sa route à bride abattue, dételа le coursier d'une main nerveuse, puis alla s'écraser sur le seuil de la porte de la maison de l'oncle. Celui-ci, réveillé par le bruit, se rend ouvrir. Il remarque que le neveu est pâle et pas du tout expansif. Il le voit monter l'escalier qui le conduit à la chambre à coucher. L'oncle ne fait pas d'observation. Il présume que le neveu est fatigué ou craint de tirer du sommeil les autres membres de la famille. Loin de là. Arthur ne pouvait parler, car il avait les lèvres crispées, il ne pouvait articuler un mot.

"Le lendemain cependant il conta toute l'affaire. On rit de lui, on prit son aventure avec un grain de sel. Refaisant en compagnie des cousins et de l'oncle le trajet de la veille au soir, Arthur constata qu'il y avait le long du chemin dans les bosquets une caravane de bohémiens... On chercha à lui prouver que le chien suspect leur appartenait, que le trou de feu n'était autre chose que la lueur de leur tente; rien n'y fit, Arthur resta persuadé, convaincu qu'il avait vu le diable... Il est retourné dans la République voisine. Il est marié et père de famille. Il se souviendra toujours de sa visite de 1919 au Canada.

A noter qu'Arthur, bien qu'Américain, n'était pas sous l'influence des spiritueux lors de cette aventure soutiennent les témoins de bonne foi."

PROTAIS.

Au théâtre — *Chronique inédite*

LE MASSACRE DE LA LANGUE FRANCAISE

Nous ne pouvons incriminer les auteurs modernes d'user de trop nombreuses incorrections, mais nous devons déplorer qu'ils soient obligés de les employer.

C'était un soir d'été. Le hasard d'une flânerie nous avait amenés, un ami et moi, devant le Théâtre Français. Sans consulter l'affiche ni le programme, nous entrâmes dans la maison de Molière et prîmes deux fauteuils.

Dans la salle, il y avait peu de monde. Sur la scène, des personnages, vêtus à la mode de la fin du règne de Louis XIV, discouraient. A peine fûmes-nous assis, à peine eûmes-nous entendu deux ou trois répliques, mon ami et moi, et en même temps nous nous écriâmes: "Enfin! nous sommes en France."

Et c'était vrai: pour la première fois depuis longtemps, dans une salle de spectacle, nous entendions parler le français, c'est-à-dire une langue claire, mesurée, qui ne mêle point les genres et ne se sert pas, pour exprimer des sentiments d'amour, d'un vocabulaire de jardinier ou d'expert-comptable, qu'elle emploie pour le jardinage et la comptabilité, comme il convient.

La pièce? "Turcaret", de Le Sage, comédie de moeurs écrite et jouée en 1709, c'est-à-dire dans ce temps, sinistre au dire de l'histoire, où l'on n'osait pas rire, où le Grand Roi, déclinant, et Mme de Maintenon, trop prude, ne tolèraient point qu'on prît des libertés avec les bonnes moeurs ni qu'on plaisantât les gens de la Cour ou du monde...

Or, vous savez qu'il n'est pas pièce plus libre. Elle met en scène un financier malhonnête. Elle nous montre une société composée de filous, d'ivrognes et de complaisants. Tous les personnages en sont admirablement dessinés, tous parlent un langage qui réjouit aujourd'hui nos oreilles, comme ces belles étoffes de jadis, si minutieusement et solidement tissées et brodées, font plaisir à nos yeux.

Tous ces gens s'exprimaient si bien, qu'il s'en fallut de peu que nous ne les comprissions point. Nous n'avons plus l'habitude de cette langue sobre, ferme, de ce sang-froid que l'on savait garder jusque dans la colère et qui permettait à chacun de n'employer que les mots justes, sans se laisser aller jusqu'à cet usage de l'argot qui nuit aujourd'hui à tout le dialogue contemporain.

Nous emmenons volontiers nos enfants au théâtre, pourvu que la pièce soit d'un auteur estimé, afin qu'il sache comment on doit parler en bonne société. Neuf fois sur dix, le malheureux garçon reviendra de cette audition avec les habitudes les plus déplorables de langage.

J'ai ouvert au hasard un livre de M. Henry Bernstein, et j'ai lu dans "Samson" — qu'on reprend assez souvent sur nos scènes — ces répliques. (Il s'agit d'un financier qui discute d'affaires avec un profane homme du monde).

JACQUES

Notre cours normal, nous l'atteindrons bientôt. Depuis deux mois, nous grimpons sans arrêt. Vous avez, Jessie, empoché toute la hausse... Sauf accroc, d'ici deux mois, le cuivre égyptien devrait coter mille francs.

LE GORAIN

Et quinze cents balles d'ici la fin de l'année, nom d'un chien!

J'ai, au hasard également, ouvert le livre où se trouve "Turcaret". J'ai copié ce fragment d'une conversation entre ce flibustier de basse origine, et un de ses rabatteurs, M. Rafle. Il est question de Mme Turcaret.

M. RAFLE

Je la rencontrai hier dans un fiacre, avec une manière de jeune seigneur dont le visage ne m'est pas inconnu, et que je viens de trouver dans cette rue-ci, en arrivant.

TURCARET

Vous ne lui parlâtes point?

M. RAFLE

Non. Mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire et de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province. Elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

TURCARET

Oh! ventrebleu! Monsieur Rafle, qu'elle le soit.

Je n'incrimine pas M. Henry Bernstein. Mais on sent bien la différence de ton. L'auteur de "Samson" a mille raisons à donner, qui sont peut-être bonnes. L'expression "grimper" doit s'employer à la Bourse, je n'en doute pas. "Balles" pour "francs" est un mot courant, en effet. "Empocher la hausse" est un raccourci d'une franche hardiesse.

Mais on peut regretter que précisément, pour être vrai, M. Henry Bernstein soit obligé, en trois phrases, d'user de trois incorrections. Et si on lisait avec soin les pièces de Henry Bataille et le théâtre des auteurs d'une qualité bien inférieure, on s'apercevrait qu'on ne nous épargne aucun solécisme et que les gens de toutes les "classes" sont tous réunis dans l'égalité du mauvais langage.

Alors que Molière, Dancourt, Le Sage, Marivaux, Beaumarchais ont mis sur la scène des serviteurs, hommes ou femmes, qui s'exprimaient comme leurs maîtres, il semble que depuis cinquante ans, l'on s'efforce de faire parler les maîtres comme les serviteurs. Est-ce le résultat de l'instruction obligatoire? C'est possible, mais ce serait là une autre question. Il est probable — et nous pouvons le vérifier tous les jours — que nous ne prenons plus garde à notre langage. Et il est fort possible que nous fussions choqués, si nous entendions un personnage d'une comédie contemporaine demander comme Turcaret à M. Rafle: "Vous ne lui parlâtes point?"

Si vous voulez aujourd'hui, au théâtre ou au concert, faire rire le public, appliquez seulement les règles de la concordance des temps, et bravement faites usage de l'imparfait du subjonctif: vous obtiendrez un succès certain.

Il y a encore, je crois, de bons esprits qui aimeraient éprouver la satisfaction d'entendre au théâtre leur langue respectée. Ils voudraient que le drame ou la comédie, dignes de ce nom, fussent le témoignage d'un souci littéraire. Peut-être les conceptions dramatiques de notre temps s'opposent-elles à la réalisation de ce voeu. Mais qu'il nous soit permis de le former. Beaucoup de gens s'uniront à nous.

René BIZET.

Conte du dimanche

LA LÉGENDE DE KHALI BEN AHMAR

Khali ben Ahmar le simple était un pauvre bûcheron. Depuis l'aube naissante jusqu'au déclin du jour, la forêt d'Omar el Ofir, son puissant maître, résonnait du bruit sourd de sa cognée, et nul repos n'arrêtait jamais ses bras vigoureux, qui avaient abattu tant de jeunes arbres et tant de vieux troncs noueux.

Un jour que le soleil jetait sur la clairière des rayons d'une insupportable chaleur et que la forêt entière bourdonnait sous le flamboiement ardent de l'astre, Kali ben Ahmar, le front ruisselant de sueur, entaillait péniblement le tronc d'un vieux chêne, car, pour la première fois, ses bras ressentaient la fatigue des vieux ans et sa tête pesait bien lourdement sur ses épaules. Il s'étendit un instant, pensant au destin qu'un sort fatal lui avait réservé, et à sa pauvre vie de misères; puis, accablé, tant par la profondeur des idées qu'Allah lui inspirait que par la lassitude, il ne tarda pas à s'endormir.

Dans l'agitation de son esprit, il rêvait, paisiblement d'abord, à haute voix ensuite décrivant des scènes qui étalaient leurs fastes inconnus et splendides à ses yeux éblouis, lorsque quelque chose de merveilleux dut le frapper, qui, en un transport de joie, le fit s'écrier:

— Oh! comme je voudrais être heureux!

A peine avait-il achevé ces mots qu'un bruit formidable se fit entendre; la clairière s'obscurcit d'un nuage de fumée, dont les volutes pressées et sombres interceptèrent un moment les rayons du soleil, et un génie aux proportions fantastiques se trouva soudain devant Ahmar, éveillé en sursaut et tout tremblant de crainte à la vue de l'apparition.

— Que veux-tu? gronda-t-il. Je suis ton serviteur. J'ai entendu ta plainte et suis venu pour exaucer ton voeu. Commande!

Et, ce disant, il disparut, laissant traîner derrière lui un parfum bizarre et persistant, cependant que le nuage se dissipait lentement et laissait à nouveau la clairière s'irradier du gai soleil.

Ahmar encore tout surpris et partagé entre l'étonnement du rêve qu'il venait de faire et la frayeur de ce qu'il venait d'entendre, se frotta les yeux et, exprimant l'idée qu'évoquaient en lui les fêtes égrenées dans son sommeil, timidement, comme s'il eût douté de la réalité de la vision ou de son pouvoir magique, pensa: "Je voudrais être riche!"

* * *

Aussitôt, comme par enchantement, la clairière et toute la forêt disparurent; Ahmar se trouvait au milieu d'un palais immense, aux salles d'une richesse inouïe, pendant que des esclaves noires d'une grande beauté chantaient, accompagnées d'un luth, les louanges du maître tout-puissant, aux cent palais, aux cent éléphants, aux cent esclaves plus belles que le jour, et que se dégageaient, de brûle-parfums d'or massif, des vapeurs de myrrhe et d'encens.

Ahmar, la première surprise passée, écoutait, ravi, cette mélodie, non sans quelques signes de tête qui donnaient à penser que c'étaient là les marques d'une approbation coutumière et l'un des détails consacrés de la vie du palais. Perdu dans ses rêveries, Ahmar crut un moment entendre des cris de joie et des clameurs d'allégresse; il se leva lentement et alla regarder de la terrasse du palais.

Amed ben Khakan, le commandeur des croyants et sultan, passait à ce moment, abrité d'un dais que portaient les princes du sang et les hauts dignitaires de la cour. A son passage, la foule entière, depuis le mendiant jusqu'au fils même de prince, s'inclinait, prosternée à terre, le front contre la poussière, se confondant en louanges en l'honneur du souverain et de son glorieux règne.

Ahmar, que les cris avaient attiré, considéra le spectacle et se sentit humilié du respect qu'il devait au sultan, et murmura, pensif:

— Je voudrais être cet homme, car il est plus puissant que moi!

Comme par miracle, il se sentit à l'instant soulevé à travers les airs et se trouva sous le dais, à la place du sultan, escorté de rois puissants, commandeur des croyants du prophète, maître de la paix et de la guerre, riche de mille palais splendides, de mille trésors inestimables et de mille villes florissantes, avec leurs mosquées, leurs esclaves, leurs habitants. Il put se croire un instant au faîte de la gloire et sourit dédaigneusement en pensant à la masse bouffonne de dos et d'épaules de ce troupeau humain qu'il entrevoyait papillonner sous le soleil ardent, au travers du dais. La chaleur était en effet torride et figeait en nappes de métal fourbi la terre, d'où s'exhalaient des vapeurs rougeoyantes, et le sultan étouffait sous les rayons implacables d'un soleil de plomb, malgré les tentures accumulées et les éventails qu'agitaient sans cesse dans cette fournaise des esclaves noires, belles comme la nuit.

Alors, Khali ben Ahmar, le sultan, frémit de son impuissance et, écartant les tentures, en un moment de colère superbe, s'écria:

— Le soleil est plus puissant que moi! Je veux être le soleil!

Aussitôt il sentit gonfler son être d'un orgueil extraordinaire, et, dans un rayonnement intense, il aperçut un objet minuscule qui roulait dans les espaces lointains.

"C'est cela la terre", pensa-t-il en silence, et il se concentra voluptueusement en lui-même, dardant d'implacables rayons, comme s'il eût éprouvé quelque suprême jouissance à l'embraser d'un orgasme d'énergies flamboyantes.

Mais, soudain, son regard perçant s'arrêta sur un petit point gris qu'il ne parvenait pas à chasser et qu'un renouveau d'efforts grossissait au lieu d'anéantir. Alors, dans sa rage, il reconnut un nuage, et tonna:

— Le nuage est plus puissant que moi: je serai le nuage!

Quelque chose de doux et de vaporeux se balança un instant, et Ahmar, frais et heureux, se laissait aller au gré du vent qui emportait le nuage. Il songeait au bien-être et à la récompense des hommes qui s'élevaient vers lui pour les rosées et les pluies bienfaisantes qu'il dispensait à son passage, et aussi, avec quelque fierté secrète, à la puissance redoutable des torrents et des inondations qu'il pouvait déchaîner, lorsqu'un moment il voulut se diriger vers une vallée délicieuse qu'il apercevait au lointain. Mais le vent, implacable, lui souffla: "Marche!"

— Le vent est plus puissant que moi, je veux être le vent! gémit-il alors.

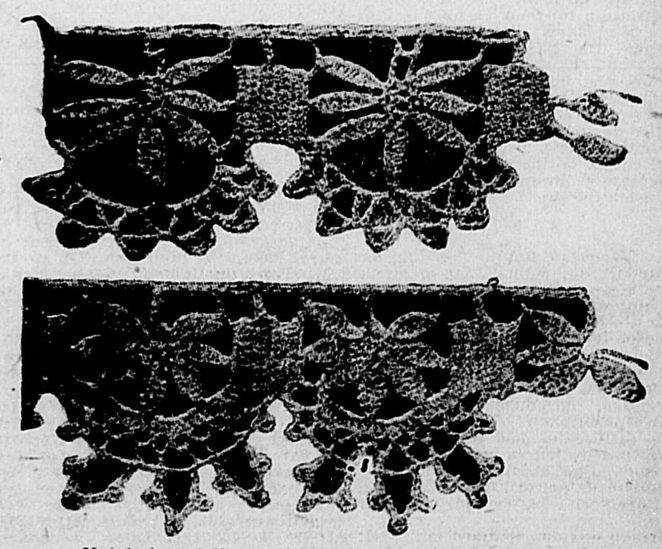
Et, dans une rage massouvie et furieuse, il s'élança sur les campagnes et les villes, les hommes et les animaux, soufflant en trombe, abattant en cyclone tout ce qui se trouvait sur son passage vertigineux, conscient d'une force souveraine et indomptée. Les montagnes s'écroulaient et les forêts se fauchaient: seul, un arbre régantesque, chêne séculaire, résistait. Le vent déchaînait ses cataractes les plus violentes. L'arbre trembla, mais ne rompit point, et le vent, vaincu, siffla une dernière fois:

— Cet arbre est plus puissant que moi, je veux être cet arbre!

Dans la turgescence intense des cellules gorgées de sève, sous la ramure gigantesque, Ahmar éprouva un sentiment de solidité extraordinaire. Un ennui indéfinissable le faisait même bâiller, à la pensée d'une longévité prolongée, lorsqu'un homme vieux et fatigué apparut, une lourde cognée sur

(suite à la page 5)

CROCHET



Voici deux jolis modèles pour garnir centres de table, chemins de bureau, de buffet, etc., etc.

Le "Nationaliste" presents the Republican side of Irish affairs. The daily press confines itself to the Free State aspect. Our readers are therefore conversant with both points of view.

IRISH PUBLICIST GIVES HIS VIEWS

Sumas MacManus in recent news letters makes several interesting points. "I have now been a couple of months at home", he says and, "having studied the situation earnestly must confess that I am almost puzzled and mystified today as I was the day after I landed. However, so far as I can, I shall express my mind for the benefit, or otherwise, of my readers. I shall start by saying that the best men in Ireland are to be found on both sides. And on both sides, also, are neither of the best class, nor of the second best. There is to be found, on both sides, the most ardent and most intense sincerity— and also a deal of humbug.

To the so-called "Free State" side has attached itself that great body of shallow, and selfish, commercialized people who always crave for peace at any price; who want "prosperity", and who consider as lunatics all who are not willing, like themselves, to sell their souls for sake of prosperity. All of this class a class that is to be found in America and in every country under the sun, as well as in Ireland and also, of course, the British Unionist class—as well as a large body of the most sincere, and most thoughtful, people of the country—stand by the Provisional Government. The sincere and thoughtful ones stand by it because they feel that, in the extremity to which Ireland has been reduced by the recent Anglo-Irish war, they must now, and first, save and nurse back to health the nation's body, before they devote themselves again to saving the nation's soul. They consider that in the desperate straits to which Ireland was reduced — almost yielding her last gasp, under the terrors of the War Lords— Ireland could not have continued the fight a day longer, but had to compromise to give time to get her breath, and recover a little of her strength, before resuming the fight for freedom again, at the point where it had to be temporarily left off. At least half of the best thinkers, and half of the best fighters, rightly or wrongly, took this view. Probably more than half.

"The ranks of the sincere Republicans, like those of the Free Staters, have been swelled, too, by many undesirables. One class of these undesirables, which the Republicans could well have spared, rushed to take up armes, or pens, for the Republic, and are now to be found in the front rank — those prudent warriors who, during the English reign of terror, had remained absolutely quiescent, and et others do the fighting, and the suffering, for them and for Ireland. There was a deal of risk involved in taking up arms against the English torturers, which is entirely absent from the present struggle. In getting out to shoot their own brothers they can, at one stroke, recover their lost prestige, and show themselves to be unpurchaseable patriots, and doughty warriors. If they succeed in shooting down their brothers they will be hailed as glorious victors, and Ireland's saviours — and if they fail, why their own brothers will not only not torture them, but will probably not even imprison them — pardon and let them go free — and they will have a pride in failing in a noble cause. The many of these, who rushed to the Republican ranks when they found they had only to shoot at their own countrymen, instead of at the foreigner, have given a bad name to the Republican cause.

"The great bulk of the Republicans are struggling against the Provisional Government because they really beilieve that the acceptance of the Treaty would be an irremediable loss to Ireland. So ardently do they feel this — so sure are they of the truth and the justice of their cause — that they believe the spilling of the blood of misguided brothers, however hard it be to do, is preferable to the loss of Ireland's nationhood. The best of these agree with the best of the Free Staters in one thing — that as little blood as possible should be shed. And they keep this object in view throughout their fights. Several highly reprehensible, and odious things that have been done by the "irregulars" during the present conflict, may be attributed almost entirely to the insincere fellows in the Republican ranks who have not at heart the nobility of the cause.

On the side of the Government forces, the fight has been a cleaner one than that on the side of the observer, who closely followed the course of the conflict, must admit this. The reason is that already given, combined with a second good reason — namely that the Government troops being, naturally, better disciplined men than the guerilla fighters, are more easily held in hand, guided and directed by the thoughtful and considerate man at their head. If an ardent young man trying to fill the position of head of an irregular fighting force he would have to blush from time to time for the deeds of some of his undisciplined men.

Of the Irish government he says that "it has recruited people who are unworthy to be associated with Irishmen. Many ex-British soldiers are in the Irish Government employ, and some ex-British spies. Some of the spokesmen of the Government too, are guilty of using against the Republicans the same kind of misleading or directly lying propaganda which had been effectively used against themselves by the British, during the Anglo-Irish war—and which they now slavishly adopt from British masters. Too many army methods are copied from those of the British army. And the British attitude of mind toward the war-opponents has all too apparently taken root in the imaginations of those at Headquarters in Dublin.

It is disgusting to find that a goodly color of the West-Britonism which the Irish national instinct had years ago routed from alla the national ranks is once again being tolerated in Government and Pro-Treaty circles. And one is forced to think that this West-Britonism in the so-called National ranks reaches a climax when they find one of their fairly prominent writers, and advocates, in the course of an article published in a semi-official journal, telling us about "The two great Anglo-Saxon worlds, the Anglo-Saxon British Empire, and the great Anglo-Saxon Republic of America!" Even there are blemishes on the sun! This tendency towards West-Britonism, which has been marked since the Treaty was brought back in London, is one of the most discouraging, and disquieting, factors in the minds of many thoughtful patriots who were wishful to see the Treaty accepted —as a temporary expedient.

Speaking of the cause of the split, Mr. MacManus says:

"In the original difference between the Pro-Treaty and Anti-Treaty parties, just as in the present fight, there was right and wrong on both sides. I feel positively assured that Griffith and Collins, at the Treaty sittings, did the best that was humanly possible, — and that they judged sincerely what was best according to their lights. Many of the Irish fighters, and workers, who accepted the Treaty when it was arrived at, and who faithfully supported, and still support, Griffith and Collins, would never have accepted the terms had they occupied the seats of Griffith and Collins at the London table. But they recognize that Griffith and Collins, with a fearful responsibility resting upon their shoulders, did, not what they wished to do, but that which they conscientiously felt they must do. Fearing that Ireland could not continue the struggle a month longer, and listening to the brutal threats of Lloyd George, in which he vowed to increase the ruthlessness of the English war upon Ireland, they felt compelled to compromise Ireland's claim, and sign the peace terms.

For following their conscience, and doing this, no sincere Irishman, however he might differ with them, however otherwise he might have acted himself in the same circumstances, could reproach them. Then it was the bounden duty of Griffith and Collins, coming out from that conference, to proclaim to Ireland, and the world, that, to save Ireland's life, they signed a compromise under the most brutal compulsion—and that they would have to abide by this compromise until Ireland got her breath, and got back a little more life, and a little more strength, and was able to continue the struggle again. Instead of doing this manful, frank, and patriotic thing they thought to make the best of a bad matter by deluding their country, and telling Ireland and the world that they had secured a freedom for their land. To coroborate their claim, moreover, they were guilty of joining Lloyd George in his small trick of deceiving Ireland and the world by adopting Lloyd George's nickname, and calling the three-quarters of Ireland that was to be half-free, "The Irish Free State". As one false step has always to be followed by many others, the so-called Free State Government has, between that day and this, adopted many English tricks which have deeply pained, and disgusted, many sincere Irishmen. In the present little civil war they have adopted some of the shameful methods of English propaganda. And their Publicity Department has, again and again, very "cleverly" deceived the Irish people, and also deceived American and other foreign people, by the untruths and the half-truths regarding the Republicans which they have constantly sent broadcast.

MacManus makes this further comment on the spirit which animates the Irish struggle:

"Although there are, in Ireland, at the present day many thousands of families that are divided into hostile camps—having boys fighting in both armies—I have not yet heard of a single instance in which bitterness was thereby imparted into the bosom of the family—a single instance in which brotherly comradeship, and brotherly affection, was thereby broken. While this will seem startlingly strange to outsiders, it causes not the slightest comment here. It is taken for granted in the most casual fashion. Apart from the political leaders, and the political fighters, the majority of the people, on both sides in this struggle, give credit one to the other for earnest sincerity. And there is the big common bond that both of them believe they are fighting to keep the English out. The so-called "Free-Starters" fear that the action of the "Irregulars" would bring the English back—for purpose of putting down the "Irregulars". The "Irregulars," on the other hand, feel certain that the Free Starters, by accepting the Treaty, are giving English power a home in Ireland for all time. The very same fear actuates, and stimulates, both sides to the fight. The one thing that would, like a lightning flash, bring instant unity to Ireland would be an overt act of hostility by Britain. Right well the astute British politicians know this—and it would take a mighty powerful incentive to move them to open hostilities against Ireland at the present time."

Eoin MacNeill he quotes as follows:

"MacNeill says something that will be interesting to readers, as the point of views of one man who though a partisan is a thoughtful partisan: "The difference between us and these men is easily stated. They have chosen to adopt the view that the supreme thing is, at all costs to themselves or to this country, to stand by the abstract idea of the Irish Republic. We deny that this abstract idea or any such formulation has a supreme or absolute claim on our duty, and we say that the life, strength, and safety of the Irish nation are over and above every form or formula."

Though, while they can prolong their resistance there, and deal some effective blows against the Government troops, a preponderance of numbers, and of material, on the Government side is bound to crush them. They, of course, know that—but they desire the stubbornness and perseverance of the fight to be their protest to the world against what they sincerely believe to be Ireland's betrayal. For, all the reams of abuse that are poured on the "Irregulars", and all the newsdeceptions, conveyed by the cables and published by the papers, cannot alter the fact that the vast majority of the Republican fighters as sincerely believe that the Treaty is Ireland's betrayal, as their opponents believe that the same Treaty is Irelands saving. The deepest thinking of Ireland's sons honestly differ upon this—and will never cease to differ. The pity of the tragedy is that they felt driven to express their differences through against brother!

The point I wish to labour, for sake of American readers who are constantly misled, is that there is genuine sincerity on both sides in this conflict. The big majority of the men in the conflict are sincerely moved by the highest motives. And there is much that is right—many things that are wrong—in the conduct of the fight by both sides."

A.-G. Gardiner denounces Orangemen

In connection with the Orange campaign against Catholics the views of a leading English Protestant are worth reproduction. Mr. A.-G. Gardiner, former editor of the London Daily News, says:

"My blood boils at the infamous pogrom against the Catholic population of Belfast which has been carried on for two years, and is being continued today under the auspices and by the forces of the Ulster government. The whole Catholic population of Belfast is living under a terror that recalls the middle ages.

"They are driven out of employment by the thousand and by the ten thousand; their homes are burned over their heads; they are shot down in the streets by the armed hordes of the Ulster government.

"The poor wretches retaliate of course. If you govern by murder what can you expect to reap but murder? But who are to blame but the infamous authors of this savage pogrom?"

Two young girls, Margaret Moore, aged twelve, and Mary Connolly, aged twenty, were shot dead in County Armagh, near the County South border and a third girl, Mary Moore, aged eighteen, sister of Margaret Moore, was dangerously wounded.

Needless to say the three girls are Catholics. They were shot by armed forces of the government. At the time the girls were coming from a well with water. It was then daylight. On the previous evening, Mrs. Moore, mother of Margaret and Mary Moore, was fired upon when going to the same well. Four times during the week in which the girls were killed and wounded the house of the Moores was searched by armed and uniformed men for two sons of the house.

The Fight on Cork

As I write the battle of Cork is still raging. The censored press gives very little news, but is seems clear even from its meagre messages that though Cork is stated as being evacuated the battle still continues. The Republicans are well supplied with guns and artillery and have a well-equipped squadron of mounted infantry. "Their swift development of this arm," declares the Daily News correspondent, "is one illustration of the thoroughness and intelligence of their leaders." Several buildings, including that of the offices of the Cork Constitution (a conservative paper with a strong anti-Irish bias) are reported to have been blown up by the Republicans upon evacuation.

DAIL'S FIFTH ADJOURNMENT

The Republic has not as yet been beaten, though the war has been officially declared over several weeks ago. The Dail summoned for tomorrow, has again been postponed "till the war is over" — for the fifth time. No doubt it will continue to be further postponed on one pretext or another so that the situation will be left entirely in the hands of the present military triumvirate. Military governors never really like Parliament, and would always gladly dispense with it if they could.

IRISH LABOR CONGRESS

Irish Labor (Right Wing) held its official annual congress in Dublin, this week. Questions of militarism, the censorship, the treatment of prisoners and the like were discussed and Labor again ineffectually tried to define its attitude towards militarism. Cathal O'Shannan presided at the congress, and repudiated "pacifism" on behalf of Irish Labor, but also repudiated both Free State and Republican "militarism". To him apparently militarism means any other party but your own having guns.

Nil desperandum

In the course of a protracted national movement there are many who will lose hope and heart, and drop out of the national ranks. This is inevitable and need not cause us any surprise. A great movement, with its incessant rising and falling —its constant state of flux is bound to encounter days of danger and difficulty when every prospect is dark and uncertain and when it is impossible for us to see ahead. We all expect so much from a movement, enter it so enthusiastically, and expect it to press on with a sweeping stride to victory so quickly and so surely, and then when we see our expectations unrealised, and that movement which in an unreasoning if fine enthusiasm we had idealised, cast into a backwash of intrigue, or broken on the perilous rocks of dissension, we cry out that our nation in not worth saving our race an incompetent race, our people a set of ingrates or fools, on whom Providence can no longer look with favor.

We are not here concerned to write a dissertation on the complex processes of integration and disintegration, to which every movement and every society, from the smallest club to the greatest nation is subject; but merely to point that when we expect any movement to speed with winged feet in an unbroken course to victory, we expect the impossible, and when we retire from it disgusted and blame the movement, we in reality take up an attitude that is petty and childish, and if we secede from the movement sick at heart and disappointed, we neglect a great and urgent duty, because we have expected the impossible and have demanded more than we have any right to expect.

In every movement, that has behind it a great and generous sentiment the general trend is always forward. This is the law of Nature, for Nature herself is in progression ever putting forth new schools of progress, ever climbing higher. In so much as our National Movements are high and noble, if they are pursued with unselfishness and devotion, they must from that fact go on —intermittently and spasmodically, it is true— but still on, for they have behind them a driving force that is real and not fictitious, that is irresistible, because it is not base and unworthy, and that must triumph because of the irressistible power of the generous and unselfish devotion behind them.. Our duty to any movement is more urgent in its evil days than in its good days... There is a courage that transcends defeat — a devotion that commands success... Let us have them and then we can face the good days joyously, and the evil ones calmly... There are too many people in Ireland who are ever up and looking for the handwriting on the wall, and who never hesitate to prophesy defeat. Pass them by with their phamtom disasters— and know that a movement that has elicited the heroism, the devotion and sacrifice that our national movement has — is not a movement that is plunging towards the scrap heap of human endeavors, but one which is rising— slowly perhaps and step by step — but rising to a fuller and more certain fruition... Men are mortal but a noble movement is not mortal... The great realities stand constant, we alone are inconstant. Principles are fixed-men and moveme..ts pass —... They are the stars in an unchanging firmament, and while the stars shine clearly, we may not despair...

(The above written in 1911 seems peculiarly appropriate to Irish well-wishers to-day. Its author Sean MacDiarmuid was court, martialled after 1916 with Pearse and the other leaders of the Rising.)

The Gaelic League and Peace

The following is a translation of an article which was eliminated by the censor from a recent copy of the League's official organ.

THE DAIL

"The dail has not yet been assembled. It is put on the longest finger from day to day. There is no appearance that there is yet an end of this war between the Republicans and the Free Staters; it is merely beginning. Is it not time the country put an end to it and put Irishmen in the way they should go? But the people of the country can do little to mend the matter when the leaders of the Provisional Government will not listen to them; and they do not allow the Dail to meet so that the question may be put before it, and when it should have a chance of finding a treaty.

"The country is being ruined day by day; hatred and enmity are increasing and it will be many a long day before these are forgotten if the slaughter is continued. There is a body of planters down in Ulster — indeed, throughout the country — who are bitter enemies of Ireland, but they are not interfered with. Why are not Republicans similarly respected? And why should they not get equal consideration?

"Ireland is not the only country where civil war breaks out at times. Nor is it the only country which has political differences. Witness Italy. But the King of Italy does not join in the side of the Socialists or the Facisti. He seeks rather to make peace between them for the common good.

"Why not seek peace between the Republicans and their opponents? If a body of national enemies (in Ulster) are permitted to lead their own lives surely those who fought for the country and who are again willing to fight for the country should have as much liberty. Since the beginnig of the controversy we have advocated some peaceful arrangements instead of senselessly slaying one another. That is no settlement. It is time to allow the people's representatives, Republicans, Free Staters and Labor to find a way out. If the present method of settlement is persisted in there will never be a settlement.

URGES UNION OF IRISH

Dublin, Aug. 28 (By A. P.) — An appeal to the opponents of the Anglo-Irish treaty to cease hostilities was issued today by P. W. Kenny, widely known as chairman of the Waterford county council.

"I take it that at the outset it would be found that there was no difference between the supporters of the treaty and their opponents in their determination to ultimately achieve the absolute freedom of their country, and that the very worst way of attaining this end was by shooting down the cream of our physical and intellectual manhood as we are now doing. The question would then naturally rise as to be a better way without entailing the sacrifices of the principles on either side.

STILL WITHIN EMPIRE

"It is objected that the treaty between England and Ireland leaves us still within the empire. That is so. But we have shifted our position from the hub to the rim of the empire wheel, as Ireland, under the treaty, is no longer a portion of the so-called United Kingdom. It is objected that there is a pledge of fidelity to King George. That is so. But there is first an oath of allegiance to the Irish constitution, and when an Irishman, bound by that oath, does his full duty to his country there will be little left by way of a second preference for King George or Lloyd George. Under the treaty, King George can no longer pose as the King of Ireland.

"I attach no importance to the reservation inserted in the treaty by English ministers with the object of saving their faces. Reservations are of no stategic or other advantage to England, as we could render them ineffectual at any time within 24 hours. The main gives us immediate facilities for making our nation strong and prosperous, and puts no restrictions on our future action.

"I would suggest that the opponents of the treaty, having given abundant proof of their political faith, might now, without any sacrifice of principle, ground arms and let the treaty have, say, five years' trial, when certain of its provisions will automatically come up for review under article 6, si that peace and employment might be restored to the people, and security given for capital to develop our industries. In the interval, those opposed to the treaty would, of course, be perfectly entitled to pronagate their principles constitutionally as a distinct political party. Government is at its best when strongly opposed."

Plague of Visiting Foreigners

We are suffering from a bad plague of visiting foreigners, lay and clerical, in Ireland just at present. Some are Colonials — Australians, Canadians, South Africans. Some are from the United States. All alike are persuaded of the excellence of the Free State idea and the profound folly of all Republicans. Those who belong to countries still within the empire strike the imperial note; those without it discreetly conceal the fact and seem equally disposed to regard Republics a.. unhappy incidents or regrettable accidents. Senator Phelan and Bishop Turner of Buffalo are among the latest friendly foreigners to give us advice. Columns of such advice pass the cheerful government censor. I have, however, met various Republican sympathizers, both lay and clerical, who urge us to achieve our complete freedom and be content with nothing else. This advice does not get beyond the censor's blue pencil.

Sheehy Skeppington

Would the British Come Back Even Now?

Mr. Churchill says that, "we should be in a lamentable position if we had suddenly to go back into Ireland with great masses of troops and police and endeavor with all the factions united against us to enforce our will and authority over that country. I cannot imagine anything more disastrous." (Newsletter) H. Sheehy Skeffington

"Nation" Denounces Political Blunder

Massingham of the "Nation" condemns as a political blunder the execution of Dunn and Sullivan who shot General Wilson in June last.

The Dictatorship

The I. R. A. faced and broke Macready, Greenwood and French. The names have ben changed, but the dictatorship and its methods remain and, like its predecessor, it ignores the people and their Parliament. But a nation is stronger than any government, and neither artillery nor treachery can ultimately prevail against it.

Vous êtes un homme de parti? Lisez le Devoir *pour savoir ce qu'on pense des partis, en dehors des partis, pour connaître ce qui se passe dans votre parti. Vous êtes un esprit indépendant? Lisez le* Devoir *pour savoir ce qui se passe chez les gens indépendants. Un mois, 50*





La Vie Sportive

LES COURSES D'AUTREFOIS

On se transporte dans la plaine des Sablons pour voir courir des animaux efflanqués qui passent comme un trait, tout couverts de sueur, au bout de six minutes, et nous mettons ensuite dans les discussions qui résultent de ces courses une profondeur et une importance qui ont quelque chose de burlesque." C'est ainsi que Mercier appréciait, en 1789, la grande nouveauté venue d'outre-Manche.

Le premier spectacle de ce genre avait eu lieu en 1776, les acteurs étant un cheval du comte d'Artois et un cheval du marquis de Conflans. Fait banal si l'on veut, mais qui, à plus de cent ans de distance, revêt l'apparence d'un événement capital dans l'histoire de la pénétration et du triomphe de l'*anglomanie* en France. C'est, du reste, uniquement, jeu de princes et de grands seigneurs; jeu de pure parade et d'extravagances mondaines, car Mercier veut que de grosses sommes aient été engagées et perdues sur la tête des chevaux. Madame de Genlis, cette échotière brevetée des folies de la Cour, confirme le ait en nous apprenant que le sage et naif Louis XVI s'est contenté, en 1783, de parier un petit écu pour protester contre l'extravagance des paris, "leçon bien douce et de bien bon goût," dit-elle—qui ne profita guère, aurait-elle pu ajouter.

Malgré son anglophobie marquée en toutes choses, le premier Empire qui avait établi des haras un peu partout, estima qu'il y avait intérêt pour l'amélioration de la race à instituer et à encourager les courses de chevaux à Paris et dans les départements. Disons à ce propos que les nombreux grands seigneurs anglais, alors internés à Verdun et dans la région, contribuèrent pour beaucoup au développement d'autant plus grand qu'ils y courses qui eurent un retentissement dautant plus grand qu'ils y parièrent de grosses sommes, s'y ruinèrent et s'endettèrent. Il est donc bien permis de dire qu'en s'employant aujourd'hui, si généreusement, à la reconstruction de la vaillante cité, ils paient un peu les dettes du passé.

Mais, instituées en 1806, les courses de Paris ont un hippodrome vraiment pitoyable, le Champ de Mars, "aride, nu, presque désolé, terrain inégal, sablonneux, déshonoré par de hideuses baraques." Et, d'autre part, emporté malgré lui par son anglophobie innée, le premier Empire promulguera, dans cet ordre d'idées, des règlements "qui eurent le tort grave de prendre plus d'une fois le contre-pied absolu et systématique des idées anglaises, c'est-à-dire de l'expérience confirmée par le succès et du bon sens pratique."

Louis XVIII et Charles X réagirent contre cette singulière façon d'encourager les courses. Charles X, surtout, ne pouvait pas moins faire. N'avait-il pas été comme l'appelleront, en une adresse, les propriétaires-éleveurs, le "père, le créateur des courses en France."

Bientôt des personnages connus commenceront à faire courir. En 1819, la chronique s'étend complaisamment sur la course entre *Lattilat*, cheval du comte de Narbonne et *Caleb*, cheval d'Horace Vernet. Or *Caleb* est battu, ce qui équivaut presque à une défaite pour l'Empire et les demi-soldes. Rendant compte de cet événement mondain, *le Moniteur Universel* apprend aux populations ce qui suit: "La course terminée, Mme et les princes ont quitté leur tribune, et en rejoignant leurs voitures, le jockey qui avait monté le coursier vainqueur l'a présenté à LL. AA. RR.—Monsieur, avec son affabilité ordinaire, a parlé à cet homme d'une manière flatteuse."

Les félicitations au gagnant du steeple entrent, dès lors, dans les attributions du pouvoir.

Spectacle encore uniquement réservé à la haute société, les courses peu à peu vont exercer leur attirance sur les classes moyennes. Sous le Roi-Citoyen cela deviendra un plaisir plus bourgeois; les enrichis et les financiers prendront goût au pari. A l'étiquette sévère et quelquefois hautaine de la Restauration, succédera l'élégance fashionable des *gentlemen riders*, une sorte d'aristocratie du turf. En réalité, une nouvelle forme d'*anglomanie* propagée par les ducs d'Orléans et de Nemours qui se manifestera par une succession de faits précis: fondation de la Société d'Encouragement, importation du Derby, Jockey-Club, courses de Chantilly.

Ce qu'avait été Longchamp sous la Restauration, Chantilly et la Croix-de-Berny le devinrent sous la monarchie citoyenne par le concours enpressé des princes. Ce fut l'époque de ces brillants steeple-chases dont Eugène Lami devait être l'illustrateur pittoresque et spirituel, popularisant grooms, jockeys, entraîneurs, implantant parmi la bonne société le langage et les moeurs du turf. En 1835 la suprême élégance sera de louer une maison à Chantilly pour la période des courses, d'y envoyer ses gens de bouche et, d'office, son argenterie, des tapis des meubles, en un mot tout le luxe de Paris. Le défilé de la Croix-de-Berny, lieu de tant de folles prouesses, sera l'événement mondain par excellence.

LES COURSES D'AUTREFOIS

Les *gentlemen-riders* ne se contentent plus du rôle de simples spectateurs-parieurs; eux-mêmes descendent dans l'arène; c'est-à-dire qu'ils se mettent à monter, à porter la casaque, à affronter en personne les risques et les périls du *steeple-chase*. Mode nouvelle qui parait avoir été inaugurée en 1829 par le comte Walewski courant contre lord Seymour.

Chantilly c'est l'aristocratie du monde des courses, alors que Paris avec son hippodrome du Champ de Mars aux tribunes primitives, avec ses curieux maintenus derrière des kilomètres de cordes par quelques gendarmes à cheval, ne parait pas donner lieu à des réunions bien brillantes. Mme de Girardin, qui enregistre avec le soin que l'on sait les spectacles de la vie parisienne, manque plutôt d'enthousiasme pour ces courses, car voici ce que l'on peut lire dans une de ses chroniques de 1844. "Qu'avez-vous vu là? Qu'y avait-il? — Rien. De la poussière. — Et puis? — De la fumée. — Mais y avait-il de jolies femmes? — Comment, pas de femmes!... et dans les pavillons? — Ce n'étaient pas des femmes. — Qu'était-ce donc? — Des caricatures de Grandville."

Reconnaissons, du reste, qu'on caricaturait volontiers sous toutes les formes, cette aristocratie du turf, ce "Paris sellé botté, caparaçonné." Tandis qu'Eugène Giraud, déjà crayonneur plein d'esprit, dans un livre encore amusant à feuilleter, *La Comédie à cheval*, s'amusait à représenter sur leur fameux chariot-voyageur les rois du sport donnant en spectacle à la masse leur élégance raffinée, la masse qui ne prenait, alors, qu'un plaisir relatif à admirer derrière une corde tendue, les exploits de MM. les gentlemen, donnait libre cours à ses sarcasmes en traitant de *gentilshommes ridés* ces très décoratifs *gentleman-riders*.

La fusion n'était pas encore faite; les courses n'étaient pas encore arrivées à l'état de fête nationale.

Ce sera l'oeuvre du Second Empire, lequel par toutes sortes de moyens, parvint à populariser, à démocratiser ce qui n'avait été, jusqu'alors, que plaisir de riche. Autrefois l'on pouvait parier et perdre des sommes folles sur un cheval; la bourse du cheval, la spéculation sur l'animal coureur n'existait pas. Or, cette bourse, le Second Empire la créa comme il avait réorganisé celle des titres, comme il avait inventé celle des timbres. Le boursicotage est dans l'atmosphère de l'époque. Agences de Paris, — la fameuse *Agence des Poules* avec ses voitures monstres, — voitures de courses, cote et cours de la bourse du cheval, tuyaux trop souvent prêts à pomper l'argent des naïfs, tout cela contribua peu à peu à transformer les courses en une sorte de grand jeu national de hasard. Face à la bourse des valeurs on avait ainsi élevé la bourse du cheval.

Partout de nouveaux champs, de nouveaux hippodromes ouverts à ce grand jeu — hippodromes du Bois de Boulogne, d'Auteuil, de la Marche, de Vincennes, de Versailles, de Fontainebleau, de Porchefontaine; partout des prix nouveaux institués en l'honneur de ces courses, au premier rang desquels le grand Prix de Paris, créé en 1862 et qui deviendra bientôt célèbre; le *pesage* élevé à la hauteur d'une institution, d'un temple sacré que l'on défendra jalousement contre toute promiscuité, et plus que tout, peut-être, la création des concours internationaux.

Car cela n'a l'air de rien et, cependant, ce devrait être la grande attirance, la grande raison de l'enthousiasme universel pour les courses. Courses internationales; c'est-à-dire cheval anglais contre cheval français, il n'en fallait pas plus pour susciter au plus haut point l'amour-propre national, pour créer cet état d'âme particulier, sentiment pour ainsi dire inconnu jusqu'alors, qui se manifestera désormais dans toutes les épreuves sportives, quelle que soit leur nature.

Parlant de la célèbre victoire remportée en 1865 par le champion de la France, *Gladiateur*, Amédée Achard a laissé dans *Paris-Guide* cette impression qu'on pourrait croire fantasmagorique et qui n'est cependant que d'une stricte exactitude: "Tout le monde se leva, toutes les mains battirent, toutes les voix crièrent. Et il se trouva des gens pour dire que la France avait eu sa revanche de Waterloo! Quelques hommes tout fiers et rayonnants, comme autrefois, des chevaliers revenant de la Palestine, racontaient qu'ils avaient vu *Gladiateur*. Les plus heureux l'avaient touché."

Et, de fait, vieux souvenir de l'Empire romain, *Gladiateur* passé à l'état de grand homme, eut les honneurs du portrait, de la photographie, du Salon carré, de la mode, du bijou et du pain d'épices. De la tête aux pieds tout fut à *Gladiateur* qu'un placard appellera *champion de France et grand vainqueur*.

Ce fut de la folie. Reverra-t-on jamais cela?

John Grand-Carteret.

(*La Semaine*)

L'ÉDUCATION PHYSIQUE

LA TECHNIQUE DU TENNIS D'APRES MADEMOISELLE LENGLEN.

Mlle Lenglen vient de faire paraître dans "Très Sport" un important article sur la technique du tennis.

Il n'est pas facile de traiter la question plus à fond et avec plus de justesse. Non seulement notre championne nationale nous fait profiter de son expérience acquise depuis douze ans déjà, mais elle donne des conseils d'entraînement qui présentent avec les idées que nous avons toujours soutenues de tels points d'analogie, que nous ne résistons pas au plaisir de vous les résumer brièvement.

Le tennis tel qu'il est pratiqué dans l'immense majorité des cas, actuellement, ne constitue qu'une excellente distraction; il ne peut passer pour un exercice d'"éducation physique" et même pourrions-nous lui reprocher de ne pas développer le corps qu'unilatéralement quand il est patiqué avec une certaine vigueur.

Il en est tout autrement du tennis tel que le conçoit Mlle Lenglen. Ce n'est plus un jeu d'élégants éphèbes, mais bien la savante finale d'un long, patient et dur travail par lequel l'organisme tout entier aura subi une préparation méthodique; il ne s'agit plus de faire des "sets" à jet continu devant une galerie plus ou moins effervescente, mais bien de se créer de bons poumons, un coeur robuste, des réflexes adroits et puissants, et tout cela en s'entraînant sérieusement, sans bruit, à l'abri des regards inutiles.

Rien de plus édifiant que le récit des interminables séances dans le grenier du moulin à eau de Compiègne dans lequel, seule, inlassable, en plein hiver, Mlle Lenglen travaillait "revers" en lançant des balles sur le mur de fond où une ligne tracée à la hauteur nécessaire simulait le filet.

"Travaillez toujours, de préférence, ce que vous exécutez le moins bien. Pas de découragement si vous voulez réussir. Certains coups m'ont demandé "plusieurs" années" de travail acharné pour les exécuter convenablement." "N'oubliez pas, dit plus loin notre théoricienne, que la condition physique est indispensable à la bonne exécution des coups, mais ne confondez pas néanmoins "entrainement" avec "éreintement"..."

Elle se rend compte que la base de tout sport est la culture physique, aussi préconise-t-elle de sauter à la corde, de courir, de nager, et elle constate combien le travail préparatoire du tennis ressemble à celui de la boxe dans lequel le "shadow boxing", ou boxe contre un adversaire invisible, rappelle le travail de la balle au mur.

Mlle Lenglen est donc une "hébertiste" d'instinct et l'on peut regretteh même qu'elle n'ait pas adopté dans son intégralité la "méthode naturelle". Il n'est pas douteux que cette dernier l'eût "trempée" plus énergiquement encore avec ses exercices de porter, de grimper, etc., et lui eût évité les inconvénients ressentis, lorsqu'elle se surmena en travaillant intensivement des volées contre des adversaires hommes. Mais, objectez-vous, tout ceci est bel et bon pour des professionnelles, mais il est impossible que des jeunes filles menant une vie normale puissent s'astreindre à de telles règles! Eh bien! savez-vous conmbien de temps, par jour, Mlle Lenglen consacre au tennis, en "pleine période d'entrainement?" une demi-heure au grand maximum, mettons une autre demi-heure pour les exercices de culture physique et vous nous répondrez franchement si, dans la classe de la société où se pratique d'ordinaire le tennis, une heure ne peut être distraite par les jeunes filles de leur temps précieu?

En vérité, l'exemple de Mlle Lenglen devrait être excellent et sain pour la plupart de nos jeunes hommes, apprentis champions, qui ne feraient pas mal "d'en prendre de la graine", comme on dit.

D. STROHL

(La Revue Hebdomadaire)

LES CHASSES AU RENARD DE PAU

Si nous relisons les traités de thérapeutique des bons médecins du temps jadis, il nous y est revélé que l'équitation est un remede fort salutaire.

Voyez Sydenham: "Je ne trouve rien de si bon que de faire de longues courses à cheval... Ces sortes d'exercices dissipent par la transpiration la matière morbifique et dépurent le sang; raniment la chaleur naturelle et fortifient les fibres intestinales..."

Voyez aussi Hoffman: "De toutes les espèces d'exercices, celui du cheval mérite la première place. En effet, les secousses réglées qu'il donne font un effet miraculeux dans les maladies hypocondriaques et hystériques, la cachexie, l'hydropisie, les fièvres lentes... elles sont efficaces dans les dispositions phtisiques, hectiques, scorbutiques..."

Voici de précieuses épigraphes à placer en tête d'une chronique sur les chasses de Pau, chasses justement célèbres, encore en pleine activité dans cette saison de l'année et qui, loin de n'être que d'élégantes et banales réunions, sont d'un caractère tel, qu'elles côtoient le pur athlétisme.

A Pau, l'on "courre" le renard, à travers camps, comme en Angleterre, en des "runs" d'une durée variable de quarante minutes à deux heures.

C'est aux Allées de Morlas, à Ousse, à la Croix d'Arien que les cavaliers se donnent généralement rendez-vous avant d'aborder le terrain dont les obstacles les plus courants méritent une description: ce sont de gros talus de 1 m. 50 à 2 mètres de hauteur, précédés ou suivis d'une douve que les chevaux doivent passer en deux temps, après avoir pris un point d'appui sur les membres antérieurs; ce sont aussi les fameux "tombeaux", spécialité du pays béarnais, consistant en deux talus rapprochés et sépares par un fossé profond, qui, Dieu merci, ne justifient pas absolument leur appellation, mais que parfois l'on n'aborde pas sans un léger serrement de coeur. Souvent aussi l'équipage se trouve en face de vraies petites rivières, aux berges déchiquetée et minées, ou devant de larges haies dont la partie supérieure est tressée et interdit aux chevaux de "brousser" à travers: enfin nous ne citerons que pour mémoire le champ clos avec sa terrible ronce artificielle, si perfide.

Pau est un des pays du monde où l'on tombe le plus. Il faut y avoir chassé pour comprendre ce que le mot "Grip!" crié et répété de bouche en bouche en plein galop, peut représenter de craintes justifiées! Les pièges naturels y abondent, non seulement dans les obstacles déjà cités, mais encore dans les nombreux caniveaux qui strient en tous sens cette "touya", redoutable lande à la végétation courte et inégale.

Il est aisé de comprendre que pour franchir victorieusement de pareils obstacles, des chevaux spéciaux et spécialement dressés sont indispensables. Les veneurs savent qu'un bon sauteur est en somme une assurance sur la vie et que s'il est puissant, adroit et sur, il ne faut pas hésiter à le payer le prix fort. Les chevaux de pur sang, les irlandais et les anglo-arabes sont les plus recherchés.

Quant aux chiens, de vaillants et précieux fox-hounds, ils sont importés des meilleurs chenilles d'Angleterre et d'Amérique.

L'équipage de Pau, fondé en 1840 a été dirige depuis par une trentaine de "maitres", parmi lesquels des Français, comme le baron d'Este, le baron Lejeune, ont laissé un excellent souvent. Actuellement ses destinées sont, à la satisfaction de tous, entre les mains de "Mr. Prince".

La meute est "chassée" par l'illustre Walter, huntsman connu de tous les habitués de Pau. Très populaire parmi les campagnards de la région cet Anglais, qui parle le patois béarnais comme un natif du pays, parvient à procurer une chasse par les plus mauvais temps, car il est veneur autant que cavalier. Ses deux "whips", montés sur d'admirables chevaux, le secondent d'ailleurs dans la perfection.

A l'encontre de ce qui se passe dans certains pays, le cultivateur des environs de Pau regarde d'un oeil très sympathique le peloton des habits rouges, lorsqu'il se détache sur le tapis vert de ses enclos. Eleveur lui-même, il se sert, en connaisseur, de chevaux très près du sang; il comprend ce qu'on appelait autrefois la "chasse des Anglais" et qui maintenant est devenu le vrai sport de ce coin de France; il apprécie à leur valeur les exploits accomplis par les brillants cavaliers qui forceraient, à la vérité, l'admiration du spectateur le plus indifférent.

Aussi bien, je me fais un véritable devoir de donner ici quelques noms, parmi les meilleurs. Il convient de citer en tête, le "master" M. Prince, puis MM. Barron, Wright, La Montagne, Kingsland, O'Malley, parmi les personnalités étrangères, mais les Français ne le cèdent en rien à nos alliés dans le "first flight"; M. François de Juge, dont la connaissance de l'obstacle est poussée au degré suprême de la science équestre, et M. Paul Larregain, deux incomparables virtuoses, puis MM. Cramail, Daguillhon-Pujol, baron de Palaminy, comte G. de Pracomtal, baron de Vaufreland, baron La Caze, Dufaure, Charles Philippe, Sabatier d'Espeyran, Ollivier, Hovelacque, Blocaille, F. Mallet, etc..,

Mais la liste n'est pas close: plusieurs femmes prennent part régulièrement à ces fougueuses chevauchées et c'est intentionnellement que je les cite maintenant seulement pour insister mieux encore sur le caractère absolument exceptionnel de leur mérite sportif: Ce sont: Miss Platt, la baronne La Caze, Mme Mure, Mlle Ameil, Mre Barron, Mme La Montagne, Mme de Montbrzon, Mlles de Palaminy, de Florès, Mre Mac Namara, Mme Rosita Forbes, baronne de nourdieu, etc., et plusieurs, parmi elles, prennent leur ligne, sans pilote, comme les meilleurs cavaliers.

Il ne s'agit pas d'une énumération mondaine, mais bien d'une vraie "liste d'or" qu'il faut connaitre.

Les journaux ne relatent-ils pas avec complaisance les performances des joueurs et joueuses de tennis, de hockey, de golf? Chasser à Pau représente un autre effort, croyez-moi bien! Ce n'est peut-être pas un sport très démocratique, mais il n'en est pas moins vrai qu'il exige, outre une connaissance très complète de l'équitation, un ensemble de vertus physiques rares: entrainement sévère, endurance, adresse, courage, esprit de décision. C'est un sport "viril" et ce titre suffit pour que nous le prônions spécialement.

D. STROHL.



LES CANADIENS SONT VAINQUEURS

Par le score très significatif de 20½ à 15½, nos Montréalais ont pris une éclatante revanche de leur défaite de l'an dernier, aux mains des Américains.

Un fait digne de mention, est que les ex-champions n'ont pas réussi à gagner une seule rencontre.

Un autre point saillant de ce mémorable tournoi, est que notre jeune montréalais, Ludger Paquette a accompli un exploit, qu'il ne faut pas oublier de mettre en relief. Il a gagné sa partie contre le fameux champion d'Amérique, M. William Beauregard. Le fait vaut la peine d'être mentionné, parce que M. Beauregard depuis au-delà de trois ans, dans des parties intéressées, n'a pas connu la défaite. On comprendra que de lui faire baisser pavillon, n'est pas chose facile, et ce qui est encore à l'avantage de notre M. Paquette, il l'a battu par la position.

Bravo! M. Paquette. Vous vous êtes distingué en mettant 5 points à votre crédit, et le complément de vos victoires ne pouvait être plus direct, que votre victoire sur ce joueur au beau regard, mais au jeu si difficile et à la science si profonde.

Excepté la deuxième rencontre qui fut nulle, les cinq autres furent gagnées par nos Canadiens par le résultat de 3-2 à 2-2.

Les jeunes qui, grâce au capitaine, étaient également représentés sur notre équipe, ont répondu pleinement à la confiance, que M. Labrecque avait mise en eux. Une large part de cette victoire décisive, est due à leur talentueux travail. Place aux Jeunes, est bien vrai, n'est-ce pas?

Tous nos joueurs, sans oublier le digne président de la Ligue, capitaine de l'équipe, méritent nos sincères félicitations.

D'ailleurs, notre contentement n'a pas été caché. Notre admiration s'est dignement manifestée par la réception dont ces braves furent l'objet, à leur retour, lundi soir dernier.

Aux sons éclatants de près de cent trompettes, ils firent leur entrée triomphale dans nos murs. Une foule de 2,000 damistes, au moins, délirait, par ses vivas, ses applaudissements et ses cris de joie. La gare Bonaventure était littéralement envahie par les damistes, anxieux de montrer à ces héros, combien leur victoire leur était chère. Aussitôt qu'ils eurent mis pieds en dedans des barrières de la gare, ils furent portés en triomphe, jusqu'aux automobiles qui les attendaient, magnifiquement décorées pour la circonstance, par des banderoles, pavillons, etc.

De là, tambours battants en tête, suivie d'un des plus nombreux corps de clairons jamais vus, avec ensuite une nombreuse foule et un cortège d'automobiles, gardé par une garde d'honneur, la procession s'ébranla, pour prendre les rues Windsor, Ste-Catherine, Amherst, Cherrier, jusqu'au National. Là, les officiers de la ligue, ainsi que ceux de l'association nationale, recurent ces héros avec tous les honneurs qu'ils méritent.

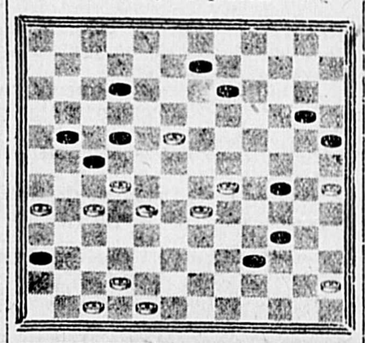
Il y eut discours, chants et déclamations appropriés pour la circonstance, et très tard, on entonna le *O Canada*, avant de se séparer.

Les organisateurs de cette fête, MM. Ready, St-Jean et Auger, méritent de sincères remerciements pour leur travail si dévoué et qui a dû se faire si précipitamment. C'est un succès complet, qui restera à jamais, une des plus magnifiques fêtes dans les annales du jeu de dames canadien, à Montréal.

M. Mélivier, directeur des gardes et de la parade, s'est surpassé. MM. Gagnon et Tremblay ont apporté une aide précieuse dans cette organisation. Votre humble serviteur y a *mis aussi son petit doigt*. Bref, c'est une victoire complète. Une réception bien organisée et bien réussie et un franc succès en tout. M. C.-E. St-Maurice, l'envoyé spécial de la *Presse*, (disons qu'on ne pouvait faire meilleur choix), mérite aussi nos remerciements pour ses rapports si intéressants, si complets et pour ses très appréciables fins de parties accompagnées de diagrammes.

J.-O. ROBY.

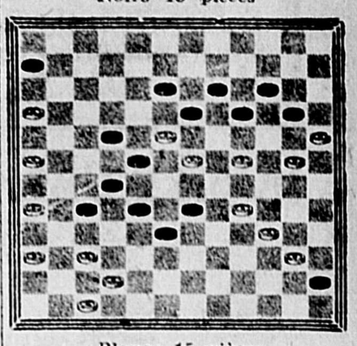
No 114. — Concours H-1.
Noirs, 12 pièces.





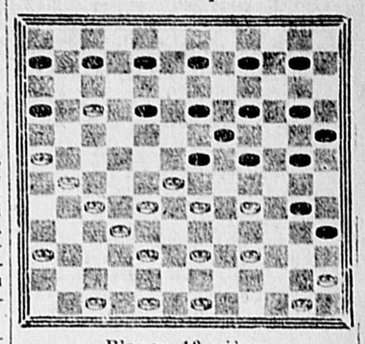
Blancs 12 pièces
Les blancs jouent et gagnent.

No 115. — Concours H-2.
Noirs 15 pièces



Blancs 15 pièces
Les blancs jouent t gagnent

No 116. — Concours H-3.
Noirs 18 pièces



Blancs 18 pièces
Les blancs jouent et gagnent

Conte du dimanche

(*Suite de la 3e*)

l'épaule. Il s'arrêta devant l'arbre, le considéra un instant, puis, saisissant l'instrument, fit retentir la forêt des coups puissants qu'il lui portait. Et alors le chêne séculaire, déchiré, tailladé par le fer qui mutilait ses fibres, grinça douloureusement:

— Cet homme est plus puissant que moi, je voudrais être cet homme!

* * *

Et c'est ainsi que Khali ben Abmar, le simple, redevint un pauvre bûcheron, qui, depuis l'aube naissante jusqu'au déclin du jour, faisait résonner du bruit sourd de sa cognée la forêt d'Omar el Ofir, son puissant maitre.

Board Itzinger Cecchi.

LA BANQUE D'EPARGNE DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de deux dollars cinquante cents par action, sur le capital appelé et versé de cette institution, a été déclaré et sera payable à son bureau principal, le et après lundi le deux octobre prochain, aux actionnaires enregistrés vendredi le quinze septembre prochain, à trois heures p.m.

Par ordre du Conseil d'administration,

A. P. LESPERANCE,
Gérant-général.

Montréal, le 30 août 1922.

Aux Détenteurs des Bons de la Victoire du Canada, à 5 ans et à 5½ pour cent d'intérêt

Émis en 1917 et échéant le 1er décembre 1922

OFFRE DE CONVERSION

LE MINISTRE DES FINANCES offre aux détenteurs de ces bons, qui désirent continuer leurs placements sous la garantie du Dominion du Canada, le privilège d'échanger à l'échéance les bons de l'une et de l'autre catégories portant intérêt de 5½ pour cent, payable semestriellement:

(a) Les bons de cinq ans, datés du 1er novembre 1922, échéant le 1er novembre 1927.

(b) Les bons de 10 ans, datés du 1er novembre 1922, échéant le 1er novembre 1932.

Tandis que les bons échéants rapporteront de l'intérêt jusqu'au 1er décembre 1922, les nouveaux bons commenceront à produire de l'intérêt à partir du 1er novembre 1922, CE QUI DONNERA UNE BONIFICATION D'UN MOIS ENTIER D'INTÉRÊT À CEUX QUI PROFITERONT DU PRIVILÈGE DE LA CONVERSION.

Cette offre est faite seulement aux détenteurs de bons arrivant à échéance et non pas à d'autres prêteurs. Les bons à émettre en vertu de cette proposition seront virtuellement de même nature que ceux échéants, sauf que l'exemption de taxe ne sera pas appliquée à la nouvelle émission.

Les détenteurs des bons échéants, qui désirent profiter de ce privilège de conversion, devraient porter leurs bons, LE PLUS TÔT POSSIBLE, MAIS NON PAS PLUS TARD QUE LE 30 SEPTEMBRE, à une succursale de toute banque chartrée au Canada, afin d'en recevoir en échange, pour les bons remis, un reçu officiel contenant une promesse de distribution de bons correspondants de la nouvelle émission.

Les détenteurs des bons échéants pleinement enregistrés, dont l'intérêt est payable par chèques émis à Ottawa, recevront, le 1er décembre, comme à l'ordinaire, leurs chèques d'intérêt. Les détenteurs de bons à coupons détacheront et retiendront le dernier coupon non échu, avant de remettre le bon lui-même pour être converti.

Les bons remis seront envoyés par les banques au ministère des Finances, Ottawa, où ils seront échangés contre des bons de la nouvelle émission, sous forme de bons pleinement enregistrés, ou de bons à coupons enregistrés, ou de bons à coupons au porteur, avec intérêt payable le 1er mai et le 1er novembre de chaque année, pendant la durée de l'emprunt. Le paiement du premier intérêt se fera le 1er mai 1923, et les bons de la nouvelle émission seront transmis aux banques pour distribution immédiate après la réception des bons remis.

Les bons de l'émission arrivant à échéance, qui n'ont pas été convertis en vertu de cette proposition, seront acquittés le 1er décembre 1922.

Daté à Ottawa, le 8 août 1922.

W. S. FIELDING,
Ministre des Finances.

TOUTES LES DERNIÈRES NOUVELLES DU SAMEDI

LE NATIONALISTE

Service télégraphique exclusif de la Presse Associée. Fils spéciaux avec Ottawa et Québec.

LES MINEURS D'ANTHRACITE DISENT LEUR OPINION

Ils ont voté, samedi midi — On croit qu'ils ratifieront l'accord déjà signé.

Wilkesbarre, Pennsylvanie, 9. — (S.P.A.).— M. John L. Lewis, président général des mineurs-unis, et les présidents des houilleurs des trois districts des charbonnages d'anthracite avaient confiance, hier, de voir ratifier par une majorité décisive l'accord intervenu avec les propriétaires des houillères. Le vote a été pris à midi, samedi.

M. Lewis a déclaré que les conversations qu'il a eues avec les délégués étaient satisfaisantes. Il a prédit que 90 pour cent du scrutin sera favorable à la ratification.

Les autres chefs vont plus loin que M. Lewis. Ils disaient que la majorité serait encore plus forte que ne le pensait le chef international. Ils parlaient même de convoquer une réunion des mineurs et des patrons le soir même à Wilkesbarre ou à Scranton pour signer les nouveaux taux de salaires afin que l'ouvrage aux houillères puisse reprendre dès lundi matin.

LES TURCS BOMBARDENT LA VILLE DE SMYRNE

Un obus a été lancé dans l'aérodrome de cette ville — On s'attend à la démobilisation de l'armée grecque.

Athènes, 9.— (S.P.A.).—Les nationalistes turcs bombardent Smyrne. C'est la nouvelle qu'ont rapportée neuf aviateurs grecs arrivés ici ce matin. Au moment où ils quittaient l'aérodrome de Smyrne, un obus ennemi endommageait un aéroplane qui se disposait également à partir. On ne sait si les aviateurs ont été tués.

L'évacuation de Smyrne se fait dans le plus grand désordre, au dire des réfugiés, dont deux mille sont arrivés ici. La panique règne à l'approche des Turcs. Les soldats grecs se querellent avec les civils pour obtenir des places sur les bateaux.

On dit que des mutineries ont éclaté parmi les troupes dans le secteur de Brousse, au nord, où les Grecs s'embarquent sur la mer de Marmara.

M. Kalogeropoulos espère pouvoir présenter, ce soir, au roi Constantin les noms de ses ministres.

"Notre programme consistera uniquement à essayer de tirer le pays de la situation précaire où il se trouve", a déclaré le premier ministre-élu.

Le général Hadjanestis, ancien commandant en chef en Asie Mineure, qui avait été remplacé par le général Tricoupis, maintenant prisonnier des Turcs, est arrivé incognito à Athènes. Il aurait dit:

"La défaite de notre armée était chose inévitable. Je parlerai quand le moment sera venu de le faire et je prouverai que je ne suis pas responsable de la déroute. On a fait fi de mes avis et de mes suggestions."

Au profit des Franciscaines

DES FETES DE CHARITE AURONT LIEU LA SEMAINE PROCHAINE CHEZ LES MISSIONNAIRES DE MARIE — APPEL AU PUBLIC

Des fêtes de charité auront lieu la semaine prochaine, chez les Franciscaines Missionnaires de Marie, tout près de l'église du St-Enfant-Jésus, (Mile-End), qui promettent d'être un succès. Un comité de dames patronnesses, qui fonctionne sous la présidence de Mme Wilfrid Sénécal, s'occupe activement de l'organisation. Les fêtes commenceront le 12 septembre pour se continuer probablement deux semaines. Il y aura, l'après-midi et tous les soirs, diverses attractions: de la musique, du chant, des ventes aux kiosques, des tirages d'objets et tout le reste. On tiendra à récréer honnêtement les visiteurs et on leur fournira d'aimables occasions de faire la charité.

Ces fêtes devront réussir, tout semble l'annoncer. Mais encore, faut-il que le public réponde à l'appel qui lui est fait. Les organisatrices n'ignorent pas qu'on fait souvent appel à la générosité du public de Montréal. Mais elles ont confiance que l'excellence des oeuvres auxquelles se vouent les bonnes soeurs blanches les aidera puissamment auprès de ceux et de celles qu'elles sollicitent.

Chez les Franciscaines blanches, lisons-nous dans la *Semaine religieuse* du 18 mai 1922, en ce vieux coin de la rue Saint-Dominique, où furent si longtemps les Viateurs et leurs sourds-muets, on reçoit, par exemple, à la *garderie*, pendant la journée, les petits enfants que leurs mères, qui vont besogner au dehors, sont si contents de confier aux soins des bonnes soeurs. On reçoit aussi, au *foyer* les jeunes filles, employées de bureaux, de magasins, qui ont besoin d'un gîte sûr et protecteur, parce qu'elles n'ont pas leur famille en ville."

Voilà, certainement, de nobles buts et les oeuvres qui y tendent méritent l'encouragement et la sympathie des croyants éclairés et généraux.

Rendez-vous est donc donné au public, pour la semaine prochaine, à commencer le 12 septembre, dans la vaste cour (avenue Laurier-est) des Franciscaines, parfaitement aménagée, où se trouve une véranda en cas d'averses, et qui sera brillamment illuminée.

(Communiqué).

Les obligations

Toronto, 9. — Le *Monetary Times* évalue à $8,934,696 les obligations vendues au cours du mois d'août, comparativement à $20,199,105 en juillet. Voici comment on repartit les obligations: provinciales, $175,000; municipales, $5,504,696; corporation, $3,255,000.

RECEPTION AUX JOURNALISTES

ILS SONT REÇUS HIER APRES-MIDI, A BORD DE LA "VILLE D'YS".

Bien que les journalistes n'aient point figuré au programme officiel des fêtes qui ont été organisées à propos de la "Ville d'Ys", qui mouille en ce moment dans notre port, ils n'en on pas moins été à l'honneur jeudi après-midi. Ceux-ci, en effet, ont été l'objet d'une réception intime à bord même de l'aviso français, réception qui a été marquée au coin de la plus franche et cordiale camaraderie latine. La bienvenue leur a été souhaitée en termes on ne peut plus fraternels par M. le docteur Loyer, médecin à bord du navire, et par l'enseigne de vaisseau Lemotes, à laquelle ont répondu MM. Léopold Houlé, au nom de la presse française de Montréal, J. Kerr, au nom de la presse anglaise, et M. Marcel Bernard, français de naissance, au nom de ses frères d'adoption.

M. Emiliano Renaud, pianiste canadien et fondateur-directeur d'une nouvelles revue mensuelle "Musi-Canada", accompagnait ses nouveaux confrères... en journalisme.

Invité au piano, il a fait entendre une grande marche de concert dont il est lui-même l'auteur, dite marche hongroise, une oeuvre de Chopin, puis il a accompagné quelques chants canadiens, notre "O Canada" et enfin, digne couronnement d'une aussi charmante réception, la "Marseillaise".

Les journalistes présents étaient MM. Léopold Houlé, Louis Robillard, Fernand Roby, Gustave Comte, Raoul Simard, Tancrède Jetté, Louis Francoeur, Henri Beauchamp Marcel Bernard, Hervé Lapierre, Jean De Cotret, M. Casgrain, J. Kerr, Ernest Duckett et Honoré Meunier.

Les usines Ford fonctionneront

Cincinnati, Ohio, 9. —D'après un télégramme envoyé à la fin de la journée par Ernest-F. Heasley, président de l'*American Export and Inland Coal Co.*, dont les bureaux sont en cette ville, un contrat a été conclu avec les représentants de Henry Ford, de Détroit, par lequel une quantité suffisante de charbon sera envoyée aux usines de la Ford Co. pour obvier à la fermeture des usines qui avait été fixée au 16 septembre.

Les incorporations

Toronto, 9. — Les compagnies dont l'incorporation a été rapportée au *Monetary Times* au cours de la semaine terminée le 2 septembre représentant un capital autorisé de $14,767,300 comparativement à $14,113,400 la semaine précédente. Voici comment se repartissent ces incorporations par province: chartes fédérales, $1,748,400; Alberta, aucune; Colombie britannique, $70,000; Manitoba, $50,000; Nouveau-Brunswick, aucune; Ontario, $12,220,000; Ils du Prince-Edouard, $100,000; Québec, $378,900; Saskatchewan, aucune.

L'ordre du jour municipal

M. RENE BEAUSET REMET AUX ECHEVINS LE SOMMAIRE DE L'ASSEMBLEE DE LUNDI.

M. René Beauset, greffier de la Cité, a fait tenir à MM. les échevins copie de l'ordre du jour de la prochaine assemblée mensuelle qui aura lieu le lundi 11 septembre courant à trois heures de l'après-midi. Nous en reproduisons le texte ci-dessous.

On constatera que cet ordre du jour est plutôt chargé et que nos édiles auront une besogne variée lundi prochain.

ORDRE DU JOUR

Déposé sur le bureau, Rapport du Comité Exécutif.— Pour l'adoption d'un règlement limitant la capacité des véhicules de commerce (30 mai).

Règlement 1re, 2me et 3me lectures d'un règlement limitant la capacité des véhicules de commerce (Echevin Sansregret 30 mai).

Avis de motion Echevin Lalancette.—A l'efet de reconsidérer une résolution du Conseil en rapport avec l'achat de certain terrain comme dépotoir (26 juin).

Déposé sur le bureau. Rapport du Comité Exécutif.— A l'effet d'adopter un règlement concernant l'établissement de buanderies. (14 juillet).

Règlement 1re, 2me et 3me lectures d'un règlement concernant l'établissement de buanderies. (Echevin Sansregret 14 juillet).

Déposés sur le bureau. Rapport du Comité Exécutif.— Recommandant que des compteurs à eau soient installés dans certains établissements. (2 août).

Rapport du Comité Exécutif.— A l'effet d'adopter un règlement concernant la construction des bâtiments dans certaines parties des rues Church, Galt, Eadie et Hadley. (2 août).

Règlement 1ère, 2me et 3me lectures d'un règlement concernant la construction des bâtiments dans certaines parties des rues Church, Galt, Eadie et Hadley. (Echevin Sansregret 4 août).

Déposé sur le bureau. Rapport du Comité Exécutif.— A l'effet d'adopter un règlement pour réserver pour des fins résidentielles l'avenue Papineau, entre les rues Sherbrooke et Rachel. (2 août.)

Règlement 1ère, 2me et 3me lectures d'un règlement à l'effet de réserver pour des fins résidentielles l'avenue Papineau, entre les rues Sherbrooke et Rachel. (Echevin Sansregret 4 août).

Déposé sur le bureau. Rapport du Comité Exécutif. — A l'effet d'amender le règlement no 752, concernant la construction des bâtiments dans le quartier Notre-Dame de Grâce. (2 août). — Règlement. 1ère, 2ème et 3ème lectures d'un règlement à l'effet d'amender le règlement no 752, concernant la construction des bâtiments dans le quartier Notre-Dame de Grâce. (Echevin Seybold) (4 août). — Déposé sur le bureau. Rapport du Comité Exécutif. — A l'effet d'adopter un règlement concernant la construction des bâtiments dans le quartier Maisonneuve. (2 août).— Règlement. — 1ère, 2ème et 3ème lectures d'un règlement concernant la construction des bâtiments (Echevin Lalonde) (2 août). — Rapport. Commission spéciale à laquelle a été transmise la lettre de la Fédération des Employés Municipaux. — Soumettant certaines résolutions. (2 août). — Déposé sur le bureau. Rapport du Comité Exécutif. — A l'effet d'adopter un règlement permettant au Gouvernement provincial de construire un souterrain (11 août). — Règlements. 1ère, 2ème et 3ème lectures d'un règlement à l'effet de permettr au Gouvernement provincial de construire un souterrain (Echevin Brodeur) (11 août). — Déposé sur le bureau. Rapport du Comité Exécutif. — A l'effet d'amender le règlement no 489 concernant les édifices dans le quartier Laurier (11 août). — Règlement. 1ère, 2ème et 3ème lectures d'un règlement à l'effet d'amender le règlement no 489 concernant la circulation des voitures dans certaines rues ((11 août). — Déposé sur le bureau. Rapport du Comité Exécutif. — A l'effet d'amender le règlement no 646 concernant la circulation des voitures dans certaines rues (11 août). — Règlement. 1ère, 2ème et 3ème lectures d'un règlement à l'effet d'amender le règlement no 646 concernant la circulation des voitures dans certaines rues (Echevin O'Connell) (11 août). — Motions. Echevins Bray et Angrignon. —Re nomination d'un architecte en rapport avec la reconstruction de l'hôtel de ville (11 août). Echevins Rubenstein et Gareau. — A l'effet de prohiber les foires dans les parcs et squares publics 14 août). Echevins Trépanier et Riel. — Au sujet de la décision des tribunaux d'arbitrage dans le cas de conflits entre les employés et employeurs (14 août). — Rapport. Comité Exécutif. — A l'effet d'élargir le boulevard Crémazie et la rue Berri et d'ouvrir la rue Routhier (18 août). — Déposé sur le bureau. Rapport du Comité Exécutif. — A l'effet d'amender le règlement no 756 concernant la construction des bâtiments sur la rue St-Urbain, la rue Ste-Famille et d'autres rues (18 août). — Règlement. 1ère, 2ème et 3ème lectures d'un règlement amendant le règlement no 756 concernant la construction des bâtiments sur la rue t-Urbain, la rue Ste-Famille et d'autres rues (Echevins Sansregret) (18 août). — Motion. Echevins Bray et Angrignon. — Re poste de voitures à Ahuntsic (24 août).

La récompense d'un navire

LE JUGE MACLENNAN FIXE UNE INDEMNITE DE $25,000 A ETRE PAYEE PAR L'*OTTA* AU *CANADIAN TROOPER*.

Un jugement dans une affaire maritime était rendu ces jours derniers par le juge MacLennan, de la Cour d'amirauté, qui mérite d'être relaté.

On se souvient peut-être que le *Canadian Trooper*, invité à se porter au secours, en octobre dernier, du navire norvégien l'*Otta*, qui était menacé de périr non loin des côtes de Terre-Neuve, répondit à l'appel et remorqua le navire en danger jusque dans le port de Saint-Jean. Or il s'agissait de savoir quel montant devait être payé en retour des services rendus par ce navire de la marine du gouvernement canadien.

Le juge MacLennan a trouvé, après examen des faits, que l'*Otta* devait payer la somme de $25,000 en montants répartis comme suit : $17,000 au gouvernement canadien, propriétaire du *Canadian Trooper* ; $1,500 au capitaine; $700 au premier officier; $550 au second officier; $800 au chef-ingénieur; $500 à l'assistant-ingénieur; $500 à l'opérateur du télégraphe; $3,500 aux autres officiers et marins du *Canadian Trooper*.

ACTIVITE DU PORT

L'activité du port, habituellement, s'accentue toujours à mesure qu'approche la fin de la saison de navigation d'été. On aura remarqué, toutefois, que cette année elle aura été peut-être encore plus grande que jamais. En effet, outre que les arrivages et départs d'océaniques à passagers sont de plus en plus nombreux, nous pouvons constater que le nombre des cargos de fret, et principalement de ceux faisant le transport du grain, est très élevé. On sait que le trafic du grain dans le port de Montraél a été plus intense que jamais au cours de la présente saison, et c'est ce qui explique le surcroit d'activité maritime que nous venons de signaler. Si l'on s'en rapporte à une récente déclaration de la Commission du port, 85,712,789 boisseaux de grain auraient été reçus jusqu'à ces jours derniers cependant que 81,380,367 boisseaux auraient été expédiés en Europe. Or, l'on en attend encore des millions de boisseaux, ce qui, croit-on, obligera notre commission à demander l'aide de la Commission du port de Québec pour son emmagasinage.

Bref, la quantité de grain reçu jusqu'à date dépasse déjà de beaucoup celle de l'année dernière.

ARRIVAGES ET MOUVEMENTS DES NAVIRES

Le "Victorian", de la compagnie du Pacifique Canadien, est arrivé à Montréal samedi avant-midi, venant de Liverpool avec 338 passagers de cabine.

Le "Corsican", de la même compagnie venant de Glasgow avec 396 passagers de cabinet et 109 de troisième classe, est attendu dimanche soir à Montréal.

Le "Montclare," de la même compagnie, venant de Montréal, est arrivé samedi avant-midi à Liverpool.

Le "Montcalm", de la même compagnie, est parti vendredi de Liverpool à destination de Montréal.

Le "Minnedosa", de la même compagnie, est arrivé à Southampton vendredi et samedi à Anvers.

L'"Empress of Scotland", de la mêm compagnie, est partie jeudi de Cherbourg à destination de Québec.

Le "Metagama", de la même compagnie, est parti vendredi de Glasgow à destination de Montréal.

PROCHAINS ARRIVAGES A N.-Y.

Attendus 9 septembre, **Paris**, parti du Havre, 2 sept.; **N. Amsterdam**, parti de Rotterdam, 29 août; **Carmania**, parti de Liverpool, 31 août.

Attendus 10 septembre, **La Lorraine**, parti du Havre, 1er sept.; **Adriatic**, parti de Liverpool, 2 sept. **Zeeland**, parti d'Anvers, 31 août.

Attendu 11 septembre, **Columbia**, parti de Glasgow, 2 sept.

Attendu 12 septembre, **Majestic** parti de Southampton, 6 sept .

Attendus 13 septembre, **Roussillon**, parti du Hâvre, 3 sept.; **President Monroe**, parti de Londres, 2 sept.; **St-Paul**, parti d'Hambourg, 2 sept.

Attendu 15 septembre, **Resolute**, parti d'Hambourg, 5 sept.; **George Washington**, parti de Brême, 6 sept.

Attendus 17 septembre, **Noordam**, parti de Rotterdam, 6 sept.; **Kroonland**, parti d'Anvers, 7 sept.

NAVIRES DANS LE PORT

Quarante-neuf navires de catégories diverses étaient samedi dans notre port, dont voici les noms:

Canadian Ranger, de la marine du gouvernement, section 43.

Canadian Rancher, de la marine du gouvernement, au quai Vickers.

Mina Brea, Imperial Oil Co. section 101.

Canadian Trooper, de la marine du gouvernement, hangar 5.

Canadian Commander, de la marine marchande du gouvernement, section 19.

Canadian Trapper, de la marine du gouvernement, section 43.

Canadian Coaster, de la marine du gouvernement, section 6.

New Mexico, Elder Dempster & Co., section 5.

Heathfield, Thomas Harling and Son.

Bratsberg, Thomas Harling and Son, section 10.

Comino, Furness Withy and Co., hangar 17.

Canadian Sapper, de la marine du gouvernement.

General Church, Thos. Harling and Son, section 3.

Manchester Corporation, Furness Withy & Co., hangar 16.

Tunisian, Canadien Pacifique, hangar 8.

Megantic, White Star-Dominion, hangar 4.

Wisley, Canada Steamship Lines, hangar 18.

Hocrda, Canada Steamship Lines, hangar 19.

Lord Dufferin, Canada Steamship Lines.

Marija Racic, Thos. Harling & Son, section 6.

Canadian Conqueror, de la marine du gouvernement, hangar 12.

Antonia, ligne Cunard, hangar 2.

Tiuban, Thos. Harling & Son, section 7.

Rosenberg, Furness, Withy & Co. section 8.

La *Ville d'Ys*, de la marine française, quai Victoria.

Clintonia, Thos. Harling and Son, hangar 24.

Olaf, Thos. Harling and Son, section 8.

Tregurno, New Zealand Shipping Co., section 7.

Canadian Gunner, de la marine du gouvernement, hangar 12.

Scatwell, Robt. Reford and Co., hangar 11.

Corinaldo, Robt. Reford and Co., hangar 5.

Turkestan, Walford Shipping Co., section 6.

Bembridge, Navigation Coal Co., section 5.

Manchester Regiment, Furness, Withy and Co., hangar 17.

Concordia, Robt. Reford Co. section 98.

Cairmona, Robt. Reford Co. hangar 11.

Bengore Head, McLean Kennedy, Ltd., section 38.

Carrigan Head, McLean Kennedy Ltd., hangar 15.

Kenbane Head, McLean, Kennedy, Ltd, section 98.

Vellavia, Robt. Reford Co., hangar 6.

Fanad Head, McLean, Kennedy, Ltd., hangar 15.

John Blumer, T.-R. McCarthy. Regd., section 7.

Mottisfont, Pacifique Canadien, hangar 19.

Antar, Furness, Withy & Co., section 6.

Grainton, T. R. McCarthy, Regd., section 7.

Western Plains, Robt. Reford Co., section 12.

Canadian Fisher, de la marine du gouvernement, hangar 12.

Bosworth, Canadian Pacific, hangar 9.

Melita, Canadian Pacific, hangar 7.

Un hôpital dans chaque comté

C'EST LE MOYEN QUE SUGGERE LE CONGRES MEDICAL POUR METTRE FIN A L'ENCOMBREMENT DANS LES HOPITAUX DE MONTREAL. — LES MALADES QUE NOUS FOURNIT L'IMMIGRATION.

L'hospitalisation des indigents dans la province de Québec est le principal sujet qui a été étudié par le congrès médical hier après-midi. Comme conclusion on a décidé de faire des instances auprès du gouvernement provincial pour obtenir une modification de la loi de l'assistance publique, en insistant particulièrement pour la construction d'hôpitaux, asiles ou lieux de refuge dans tous les comtés de la province. Le Dr S. Boucher du service d'hygiène de Montréal, a été chargé de rédiger un voeu dans ce sens.

Le congrès a pris cetet décision après que le Dr Boucher eut présenté un travail sur les secours aux indigents et leur hospitalisation et qu'il eut exposé la situation actuelle dans la province de Québec et à Montréal en particulier. Les institutions de charité qui existent ont toutes été établies par l'initiative privée et par conséquent elles sont libres d'étendre leur champ d'action comme elles le désirent. Ces maisons ouvrent largement leurs portes aux indigents sans tenir compte de leur lieu de résidence. Pour certaines catégories d'indigents il vaut mieux qu'il en soit ainsi mais dans bien des cas il serait préférable que chaque municipalité prenne soin de ses pauvres. En dehors de la ville même de Montréal, une seule municipalité de l'île, Lachine, a un hôpital. Les autres se fient sur la métropole pour l'hospitalisation de leurs pauvres. Il en résulte l'encombrement permanent dans nos hôpitaux et ceux-ci ayant toujours à faire face à des budgets écrasants il leur est impossible de songer à s'agrandir. Ce qui arrive trop souvent c'est que les hôpitaux de Montréal étant continuellement remplis, nos pauvres ne peuvent recevoir les soins que leur état necessite. Il est aussi à remarquer que les tuberculeux ne sont pas admis dans les hôpitaux généraux d'abord en raison du danger qu'offre leur maladie et ensuite parce qu'il faudrait les garder trop longtemps. M. Boucher parle ensuite des maladies vénériennes; il n'est pas d'avis qu'il faille établir un hôpital pour vénériens parce que personne ne voudrait s'y présenter. Ce sont les hôpitaux généraux qui devraient s'occuper de ces cas. Montréal devrait encore songer à établir un hôpital où les enfants indigents seraient reçus jusqu'à l'âge de six ans.

Une autre charge imposée à nos hôpitaux, ce sont les immigrants venus d'un peu partout. C'est toujours la métropole qui doit supporter ce fardeau car ces immigrants se dirigent invariablement vers elle.

L'article 45 de la loi de l'Assistance Publique devrait être modifié de manière à forcer les municipalités, soit à payer pour leurs malades, soit à établir en vertu de l'article 38 leurs propres hôpitaux, hospices, refuges, crèches, sanatoria, maisons de retraite, etc., etc.

La ville et le gouvernement provincial devraient insister auprès du gouvernement fédéral pour faciliter la déportation des immigrants qui sont arrivés au pays malades, faibles d'esprit ou complètement aliénés et surtout pour prendre de meilleures précautions pour prévenir leur arrivée ici.

Le docteur A.-H. Desloges, inspecteur des asiles, s'est élevé contre la manière dont on traite les vénériens en refusant de les admettre dans les hôpitaux généraux. Ces maladies ne sont pas contagieuses du moment que des précautions hygiéniques élémentaires sont prises. Les hôpitaux pourraient sauver la totalité de ces malades s'ils les admettaient quand ils sont atteints des accidents de la première ou de la seconde période, accidents aujourd'hui parfaitement guérissables. Au contraire, on attend qu'ils soient à la troisième période où les Incurables voudront bien les prendre en attendant la mort.

Le docteur Desloges est aussi d'avis que la loi d'immigration devrait insister pour une inspection plus rigoureuse et surtout pour faciliter la déportation de maladies demeurant depuis peu au pays. Il dit que dans un seul asile d'aliénés, on voit 22 étrangers qui n'ont pas habité le pays un an et il est convaincu que ces gens étaient fous ou presque quand les inspecteurs d'immigration les ont laissés entrer.

Le docteur parle en faveur de l'établisement de fermes ou colonies hospitalières dans les campagnes. Il croit que cela serait d'un grand secours pour les villes comme pour la campagne en diminuant l'encombrement dans les cités et en ajoutant au nombre des ouvriers de ferme aujourd'hui trop rares.

Le docteur T.-A. Brisson proteste au nom des campagnes. Il est vrai que les campagnes envoient leurs malades à la ville, mais elles envoient aussi les meilleurs hommes qu'on trouve dans les villes, les plus forts, les plus énergiques, les plus courageux. L'exode des villes vers les campagnes entraine les uns comme les autres. S'il existe des avariés parmi les gens venus des campagnes ce n'est qu'un effet de la justice distributive.

Le docteur Brisson blâme davantage notre système d'immigration et dit que l'inspection devrait se faire non au Canada, mais dans le port d'embarquement. Il parle de certaines sociétés soi-disant philanthropiques dont le but — non avoué, il est vrai — est de purger certains pays d'Europe de tous les indésirables" en les expédiant au Canada. C'est un leurre que de croire que l'Angleterre nous enverra jamais des cultivateurs. Il suffit de lire les journaux pour voir qu'elle n'a n'en pas assez pour suffire à ses propres besoins. Il arrive invariablement ceci, c'est qu'on laisse venir ces gens ici sans inspection sérieuse et qu'ensuite, les compagnies de transport les envoient aussi loin que possible dans l'ouest.C'est là que se fait le véritable examen, la seule sélection sérieuse. Ceux qui peuvent travailler demeurent et les autres, incapables ou malades, parcsseux ou fous, reviennent peu à peu vers l'est et viennent encombrer nos hôpitaux, nos asiles, nos prisons. Voilà où est le mal, dit le docteur Brisson.

Le Dr Brisson en conclut que nous devrions insister auprès du gouvernement fédéral pour imposer des règlements aussi sévères que possible et surtout pour qu'il résiste à toute tentative faite pour faciliter l'admission des immigrants au Canada.

M. Magnan, inspecteur général des écoles de la province, a parlé brièvement indiquant la nécessité d'enseigner mieux l'hygiène élémentaire dans toutes les écoles, celles des campagnes comme celles des villes. Il croit que les inspecteurs pourraient aider le travail énormément en préparant eux-mêmes de petits travaux sur l'hygiène élémentaire et les moyens de la bien répandre.

Le docteur E. M. A. Savard, inspecteur-en-chef du service provincial d'hygiène, répond qu'une semaine, celle du 8 au 14 octobre, est consacrée spécialement à l'hygiène. Le docteur Savard s'y est préparé. Il demande la coopération du département de l'Instruction Publique pour faire faire de petites causeries sur l'hygiène dans les écoles.

Ces causeries seront préparées, remises aux inspecteurs et ceux-ci pourront ensuite les donner aux instituteurs. On devra aussi demander aux enfants de répéter dans leurs familles ce qu'ils ont appris à l'école et c'est là la meilleure manière d'amener la diffusion d'une science aussi nécessaire.

LES ARMEMENTS DIMINUENT

C'est ce que démontrent les rapports présentés à la Ligue des nations concernant le désarmement — Les Haïtiens protestent.

Genève, 9. (S.P.A.) — Les rapports présentés par le Conseil de la Société des nations concernant la réduction des armements à la séance d'hier après-midi de la troisième assemblée de la société démontrent que dans plus d'une vingtaine de pays qui ont communiqué des statistiques, la restriction des budgets de guerre est commencée.

La Grande-Bretagne a rapporté une réduction de 55 pour cent de son tonnage naval, la France, de 36 pour cent, l'Italie de 40 pour cent, et le Japon de 59 pour cent.

En fait d'armements de terre, la France a fait rapport qu'elle avait réduit de 200,000 hommes son armée active et qu'elle avait réduit de terme du service militaire de moitié La Suède a aussi communiqué qu'elle avait réduit son service militaire de moitié. L'Italie a réduit la durée de son service militaire et supprimé quatre-vingt-huit bataillons d'infanterie.

La Pologne a réduit son armée d'un million d'hommes à environ 260,000 hommes. Le Japon a exécuté des réductions, mais n'a pas cité de chiffres. La Suisse a réduit de 70 à 55 pour cent la proportion de ses hommes éligibles au service militaire.

Le délégué Bellegarde, de Haïti, a prononcé hier le discours le plus éloquent de toute la session. Il a passé en revue le travail du conseil et demandé une enquête sur les opérations d'une expédition envoyée par le gouvernement sud-africain il y a quelque temps contre les aborigènes de l'Afrique sud-ouest, sur laquelle l'Afrique-Sud a un mandat.

Le délégué a fait sur l'assemblée une impression comme nul orateur n'a fait lorsqu'il a demandé s'il était permis de tuer des femmes et des enfants par aéroplanes, bombes et mitrailleuse au nom des mandataires agissant sous l'autorité de la Ligue des Nations.

Le discours du délégué est basé sur l'accusation que les autorités sud-africaines ont envoyé 350 hommes contre quelques Hottentots qui ont refusé de payer une lourde taxe sur les chiens. Comme les chiens sont des animaux importants pour les Hottentots qui se livrent tous à l'élevage du mouton, les aborigènes ont déclaré qu'ils étaient obligés de vendre leurs moutons pour payer la taxe. D'après un rapport officiel reçu par la Ligue des Nations, dit-il, l'expédition punitive a tué 49 Aborigènes dont plusieurs femmes et enfants. Le rapport ne mentionnait pas de perte dans l'expédition.

ON EVACUE SMYRNE

Le haut commissaire grec remet la ville aux Alliés — Les habitants fuient.

SMYRNE EST EVACUEE

Londres, 8.—Le haut commissaire grec à Smyrne, M. Stergiadis, a, aujourd'hui, remis la ville aux consuls alliés, au dire d'une dépêche de l'Exchange Telegraph de Smyrne.

Des marins alliés ont été débarqués jeudi, ajoute la dépêche.

ON S'EMBARQUE

Smyrne, 8.—Les autorités politiques et militaires de Smyrne ont commencé, hier, à évacuer la ville. L'embarquement a commencé à Smyrne, Vurla et Chesne.

Les tronçons de l'armée grecque sont arrivés à 12 1-2 milles de Smyrne, mais les Turcs ne semblent pas les suivre de près. Des volontaires à Smyrne essayent en vain de résister contre les Turcs. On croit ici que Mustapha Kemal pacha peut entrer dans la ville en trois jours.

La situation est extrêmement grave. Des bandes de soldats grecs, arméniens et turcs mettent tout à feu et à sang. Les flottes alliées ont concerté leur plan d'action.

NOUVEAU PREMIER MINISTRE

Athènes, 9.—Nicolas Kalogeropoulos a accepté la présidence du conseil des ministres que M. Protopapadakis a abandonnée jeudi.

CE QUE LES TURCS ONT PRIS

Angora, 9 — Les Turcs avaient pris aux Grecs, le 4 septembre, 910 canons, 1,200 camions-automobiles, 200 automobiles 5,000 mitrailleuses, 400 voitures de munitions et 40,000 fusils. Plus de 20,000 Grecs ont été faits prisonniers.

Un bureau pour le tourisme

Chicoutimi, 9. — Le congrès des représentants des municipalités du Québec s'est terminée, hier soir. A la dernière séance, plusieurs résolutions ont été adoptées concernant le reboisement, la tuberculose et autres questions du jour. Les congressistes ont décidé aussi de créer un bureau provincial de renseignements pour les touristes.

Les délégués ont fait ensuite une promenade en automobiles à Kénogami, Jonquières et autres endroits jusqu'à la Baie du Ha! Ha!

Le prochain congrès se tiendra à Niagara Falls.

Un émoi

Québec, 9. (D.N.C.) — L'aviateur Farley, a failli être victime d'un malheureux accident, jeudi après-midi. Farley et Daville étaient montés en aéroplane; à une hauteur d'environ 1500 pieds. Farley s'est jeté hors de l'avion. Il tenait un parachute dans ses mains, mais cet appareil n'a pas fonctionné et ce fut alors une descente vertigineuse qui remplit d'émoi tous les spectateurs.

On s'attendait de voir le malheureux s'écraser sur la terre, mais soudain, au grand soulagement de la foule, le parachute fut ouvert par le vent et Farley put atterrir tranquillement; il était à 150 pieds de la terre environ lorsque le parachute fonctionna.